

JULES MILLIÈS-LACROIX

1825-1891

ŒUVRES POÉTIQUES



Éditées à MONTAUBAN de 1850 à 1890

UN VIEUX GARÇON

(MONOLOGUE).



Souvenir de Montauban il y a cinquante ans.



Eh quoi ! vous prétendez que je vous scandalise,
Mesdames?... Vous voulez surtout que je vous dise
Pourquoi je n'ai pas fait un excellent époux ?
Pourquoi je suis rageur quand je parle de vous ?
Pourquoi ! Vous y tenez?... Je ne veux rien vous taire.
C'est parce que je suis un vieux célibataire
Endurci, que poursuit un rare et noir guignon,
Que je n'ai plus l'espoir de transmettre mon nom,
Qu'ennuyé, chagrin, triste et morose, et maussade,
Malgré mon cœur très bon, j'ai mon esprit malade.
Si contre vous enfin vous m'entendez crier,
O femmes, c'est que j'ai voulu me marier
En mon riant printemps et ma verte jeunesse,
Et qu'on m'a repoussé. Faut-il que je renaisse,
Aujourd'hui, pour reprendre un rôle d'amoureux,
Et voir si cette fois je serai plus heureux ?...

Pourtant je l'ai connu l'amour !...

(Tirant un médaillon de son sein avec émotion.)

Dieu ! qu'elle est belle !

Ton portrait sur mon cœur, ô ma chère Isabelle.

Dort depuis cinquante ans... Comment tant de noirceur
Put-il ternir ce front où brille la candeur?...
Oh ! les femmes !... Vraiment c'est à ne pas y croire.
Pour vous édifier écoutez mon histoire,
Et jugez :

Orphelin déjà depuis longtemps
Et cancre, je ne fus bachelier qu'à vingt ans.
Rêveur, j'avais parfois le spleen... et des furoncles.
Passons. — Mon vieux tuteur, le plus charmant des oncles,
Un bon père gâteau, me dit un beau matin :
— « Voyons, mon cher neveu, tu dois faire une fin. »
— « Une fin?... une fin ! dis-je avec véhémence,
« Mais pour finir, mon oncle, il faut que l'on commence ;
« Or, j'en fais l'humble aveu, je n'ai pas commencé. »
— « Tant pis !. . Mais si tu veux tu seras fiancé
« A cette merveilleuse et douce créature. »
Et l'oncle me montrant cette miniature :
— « Hein ! qu'en dis-tu ? » J'étais en effet ébloui.
— « La fille d'un copain !... Tu n'as qu'à dire oui,
« Je te la fais sur l'heure accorder pour épouse.
« Le père a consenti. Toi tu pars pour Toulouse
« Afin de voir la belle et lui faire ta cour,
— « Car, ô mon cher neveu, tu dois plaire à ton tour.
« Pour un gars tel que toi, facile est la conquête.
« *Veni, vidi, vici !* — C'est dit. La chose est faite. »

L'affaire, je l'avoue, était fort à mon gré ;
Mais sur le point final j'étais peu rassuré,
Et cela me rendit farouche, atrabilaire.
Car à la demoiselle il s'agissait de plaire,
Et j'étais un naïf et timide garçon.
On devrait là-dessus donner quelque leçon !
En dehors du latin, qu'apprend-on au collège?...
La grammaire, le grec, le dessin, le solfège,
La science à foison, l'anglais ou l'allemand...
De l'art de plaire, hélas ! pas le moindre élément !
Pourtant, prêt à dompter mon naturel timide,

A partir pour Toulouse enfin je me décide.
L'espérance me berce et fait battre mon cœur ;
Dans mon ravissement je conte mon bonheur
A mes amis. — On est expansif à cet âge —
Bref, après avoir fait mes apprêts de voyage,
Je fixe mon départ au dimanche matin.
La veille de ce jour — malencontre ou destin —
Au moment où, joyeux, je vais me mettre en route,
Mon oncle dans son lit est cloué par la goutte.
Je supplie... impossible : il ne peut faire un pas.
Et c'est lui qui devait me présenter là-bas
Chez mon futur beau-père !... Il me donne une lettre,
Car le projet, dit-il, ne saurait se remettre.
D'ailleurs je saurai bien, seul, affronter le feu.
— Je me grattai l'oreille : — « Une lettre !... c'est peu,
Dis-je.

— « Va, l'on aura pour toi de l'indulgence. »

J'accours donc à l'hôtel d'où part la diligence,
— Car sachez qu'on était en ces temps d'âge d'or
Où les chemins de fer n'existaient pas encor,
Sous le roi citoyen, après mil huit cent trente. —
Rayonnant, empressé, l'allure conquérante,
Je demande au bureau deux places de coupé :
Tout le compartiment est d'avance occupé !
D'un plus modeste coin je dois m'en mettre en quête.
Complets ! l'intérieur ainsi que la banquette !
J'enrageais, car — ce fait de nos jours vous surprend —
Le service Ramel était sans concurrent.
Résignons-nous ! — Un scribe à face rubiconde
M'inscrit pour une place au fond de la rotonde.
C'est dur ! mais à tout prix il faut... je dois partir !
Et je donne au facteur l'ordre de m'avertir
Dès l'aube, avec dix sous pour boire — sans reproche.
Car, si le lendemain j'allais manquer le coche ?
Adieu mon rendez-vous, et mon rêve est perdu !
— « Pour cinq heures demain matin, c'est entendu, »

Dit-il, en me quittant.

— « Et c'est toi qui m'éveilles? »

— « Oh ! vous pouvez, Monsieur, dormir sur vos oreilles.

« Depuis vingt ans et plus, voyageur au départ

« Par ma faute jamais ne fut mis en retard.

« A quatre heures j'irai frapper à votre porte.

« Vous pouvez y compter. »

— « C'est cela qui m'importe. »

Et je rentrai chez moi pensif, préoccupé.

Nous étions en hiver. Après avoir soupé,

Ma servante sortit pour aller à l'église.

Enchanté d'être seul, je boucle ma valise,

Je place à mon chevet ma montre, mon orgueil,

J'apprête mon manteau, puis, dans un grand fauteuil

Etendu, je bâtis des châteaux en Espagne.

Enfin, m'apercevant que le sommeil me gagne,

Sentant mon front plus lourd, mon regard qui faiblit,

Je prends le grand parti : celui d'aller au lit.

Déjà je commençais à rêver de ma belle

Quand je sens près de moi qu'on souffle la chandelle.

C'est ma bonne qui rentre et marche à pas de loup.

— « Certainement Monsieur m'étonnera beaucoup

« S'il se réveille à temps, » — dit-elle à mon oreille,

— « Monsieur est un si grand dormeur ! »

— « Sotte ! à merveille !

« C'est pour me disposer sans nul doute au réveil

« Que tu viens interrompre et troubler mon sommeil ?

« Tu ne comprends donc pas que je prends un acompte

« Sur ma nuit ?... Dès demain tu recevras ton compte.

« Va ! fiche-moi la paix ! »

Là-dessus je m'endors

En rêvant de combats, de mourants et de morts.

Je voyageais sur mer. (Et dites que les songes,

Tout saugrenus qu'ils soient, ne sont que des mensonges !)

Je faisais le trajet de Toulouse en bateau,

Et voyais des poissons qui frétilaient sur l'eau.

Après un ouragan affreux, je fis naufrage.

J'allais probablement me sauver à la nage
Quand je me réveillai trempé comme un canard.
On m'a dit que c'était l'effet d'un cauchemar ;
Mais, ce que je sais bien, ou le diable m'emporte !
C'est qu'à coups redoublés on frappait à ma porte.
Je me dresse... le bruit n'est pas un bruit menteur,
Je reconnais la voix... C'est celle du facteur
Sans doute. - « Holà ! Monsieur ! » - « Oui, la chose est bien sûre
C'est lui ! » — « Pressez-vous donc ! En voiture ! en voiture !
« On n'attend plus que vous, c'est l'heure du départ ! »
— « Oh ! je le savais bien qu'il serait en retard ! »
Grommelait une voix dans la pièce voisine.
— « Ah bon ! c'est ma servante, au fond de sa cuisine
« Qui me serine encor son air de perroquet. »
Affolé, je me lève et je bats le briquet.
Rien ! rien ! rien ! — Au foyer, à l'aide d'une pelle
Je découvre la cendre... et pas une étincelle !
Vainement je promène, à tâtons, jusqu'au mur
Le blanc *luquet* soufré qui vient de Villemur.
Le feu follet bleu manque à ma gorge irritée.
Nulle flamme !... Et suis moins heureux que Prométhée.
J'étais dans un état à rendre un homme fou !...
Je ressaisis pourtant la pierre et l'amadou,
Et *flac ! flac !*... Contre moi tout s'acharne et conspire.
Je lutte en vain... mes doigts saignent meurtris... Et dire
Qu'aujourd'hui l'on épuise et Carrare et Paros
Pour placer les portraits des savants, des héros
A chaque carrefour, au coin de chaque rue,
Et qu'on n'a pas daigné dresser une statue
A l'homme de génie, au modeste inventeur,
Qui, sans s'attribuer les moindres droits d'auteur,
Détrônant le silex, outil préhistorique,
Fit briller à nos yeux l'allumette chimique !
C'est ce qui surprendra, plus tard, nos rejetons...
Enfin, n'y tenant plus, je m'habille à tâtons.
Et ma toilette fut ce jour-là primitive,
Au point que, faute d'eau, j'employai ma salive,

Me promettant d'entrer chez un coiffeur fameux
Et de lui confier ma barbe et mes cheveux.
Nerveux, exaspéré, sans flambeau, sans boussole,
Je descends l'escalier, ou mieux, je dégringole,
Mon manteau, ma valise accrochés à mon bras.
Quand j'ouvre le portail, après mille embarras,
Je m'aperçois qu'il pleut : — Ciel noir comme la suie.
Et je ne me suis point muni d'une parapluie !
En brave, toutefois, je me lance en avant,
Dans l'ombre. Par surcroît, la rafale et le vent
Ont de l'édile urbain supprimé l'éclairage.
Un reverbère, au loin, luttant avec courage,
Balançait, triste et seul, sa rougeâtre lueur,
Dans les rayons blafards d'un nimbe de vapeur.

Si déjà nous vivions au siècle des lumières,
Vous n'aviez pas encore ébloui nos paupières,
O gaz ! flambeau des nuits à la vive clarté,
Et toi, divin soleil de l'électricité !

Cette lueur devint mon étoile, mon phare.
Soudain, sous un auvent, éclate une fanfare
De rires étouffés... Qui peut de grand matin
Se réjouir ainsi ?... Je poursuis mon chemin,
Rasant les murs troués par d'obscurcs allées,
Sur un pavé gluant, plein de monts, de vallées,
Où l'on risque vingt fois de se casser le cou
Pour garder l'équilibre entre chaque caillou
Qui dresse un front pointu tout à fait incommode.
Ah ! certes les trottoirs n'étaient pas à la mode,
Et le pavage était primitif. Au détour,
Lorsque trempé, crotté, j'arrive au carrefour
Où se balance encor la fumeuse lanterne,
J'interroge, anxieux, d'un regard vague et terne,
— Tant par cette clarté mes yeux sont éblouis, —
Les ombres de la rue au nom de Saint-Louis.

Je ne vois que la nuit, n'entends que le silence.
Je presse alors le pas, et vers l'*Hôtel de France*,
Ce port que je poursuis, je me guide au hasard.
— « Oui, très certainement, je vais être en retard, »
— Me dis-je. — Et d'un juron je ne puis me défendre.
Quel guignon ! en ce lieu toujours se font entendre
Les cris des postillons et le bruit des chevaux,
A cette heure ! — J'envie Hercule et ses travaux,
Qui ne sont rien auprès des petites misères
Que l'aveugle destin me verse en ses colères.

Tous mes maux vont finir. Enfin j'arrive au port.
Mais dans le vaste hôtel tout est calme, tout dort.
Je demeure atterré... personne !... plus de doute,
On est parti sans moi. La voiture est en route.
Je pose sur le seuil ma malle et mon manteau,
Et puis, désespéré, je saisis le marteau.
Pan ! pan ! pan ! sous les coups je fais trembler le porche,
Et je pousse des cris comme un veau qu'on écorche.
— « Eh ! facteur ! animal ! conducteur ! postillon ! »
Je ne sais plus quel temps dura ce carillon...
Un siècle... Aucune voix ne répond à la mienne.
Enfin, avec fracas, s'entr'ouvre une persienne,
Et, dans cet idiôme, ami de mon tympan,
Que tout le monde alors parlait à Montauban,
— Vieux dialecte d'Oc et, sans doute, des Gaules
Quand Montauriol vivait à l'ombre de ses saules, —
J'entendis une voix criarde qui me dit :
— « Monsieur le voyageur veut une chambre, un lit ?...
« François vous répondra. — Sonnez à la remise. »
Je regarde... Et je vois une femme en chemise.
Un *calet* éclairait, sous de rares cheveux,
Sa rouge trogne... — « Un lit n'est pas ce que je veux.
« Je veux partir... Je viens prendre la diligence
« Pour Toulouse. »
— « Monsieur, vous êtes fou, je pense
« Allez donc faire un somme avant que de partir. »

— « Le facteur tout à l'heure est venu m'avertir,
« Vous dis-je ! »

— « Vous rêvez, ou dans cette aventure
« Vous vous moquez de moi ! »

— « Madame, je vous jure... »

— « Insolent !... Il n'est pas deux heures du matin ! »

— Ouf !... Je veux répliquer, mais j'y perds mon latin.
Ma langue s'embarrasse et ma raison patauge.

— « Entendez-vous sonner l'heure à la grande horloge ? »
Oui, deux fois, en effet, j'entends avec effroi
Gronder la vieille tour, au sonore beffroi.

— « Et sur ce, bonne nuit, Monsieur le somnambule ! »
J'étais fou !... Quoi ! paraître à ce point ridicule
Aux yeux d'une servante ! — En un tel embarras
Je cherche à fuir... Soudain, j'entends rire aux éclats
Près de moi... dans la rue... Eh bien, je vous l'avoue,
Je ne crois pas encor que de moi l'on se joue,
Et que des compagnons unis par l'amitié
M'ont de gaité de cœur berné, mystifié.

Comme ma tête bout, que mon cœur bat sans trêve,
Je crois réellement d'un cauchemar, d'un rêve
Etre l'affreux jouet. Et le rire moqueur
Me poursuit, me harcèle et vient me mordre au cœur.
J'étais sans mouvement, sans force, sans pensée.

Comment se termina ma seconde odysée?...
Comment je me trouvai chez moi, dans ma maison,

Dans mon lit, sans avoir recouvré ma raison?...
Je n'en sais rien. Le fait dépasse ma science,

Car de mes actions je n'eus plus conscience.
Ce que je sais, c'est que j'entendis jusqu'au jour,

A ma porte, taper comme sur un tambour.
Combien — afin de mieux rafraîchir ma mémoire —

Il survint de facteurs?... Vous ne sauriez le croire.
« L'on y va ! L'on y va ! » disais-je en me levant,

Mais chaque fois autant en emportait le vent.
Et quand le vrai facteur vint, sans doute à son heure,

— « Je ne veux plus partir ! A présent je demeure ! »

Lui dis-je. — Et je restai, de fatigue engourdi,
Plongé dans un sommeil profond, jusqu'à midi.

A mon réveil, un bon et joyeux camarade
Veillait à mon chevet, comme on fait d'un malade.
Je lus la vérité dans son regard soumis.

— « Ah brigand ! est-ce ainsi qu'on se traite entre amis ?

« Coquin ! » — Exaspéré, de nouveau je m'emporte.

— « Oui, c'est nous qui frappions cette nuit à ta porte, »

Me répond-il alors d'un ton doux et calin.

— « Tu sais, Aubin, Léon, Ernest, Jule, Antonin...

« Calme-toi... »

— « Vous voulez que je vous remercie ? »

— « Bah ! nous avons voulu te monter une scie,

« Pas autre chose, et rire entre nous, sans témoin.

« Nous sommes, j'en conviens, allés un peu trop loin,

« Mais tu pardonneras... à charge de revanche ! »

— « Bien ! et quand nous serons entre nous manche à manche,

« Qu'aurons-nous pu gagner en respect, en honneur ?

« Vous m'avez pris peut-être et volé mon bonheur...

« Le bonheur attendu, certain, d'un jour de fête,

« Puis de ma vie entière. »

Et j'étais bon prophète.

De tout, quand on est jeune, on ne peut s'aviser ;

Mais je finis par où j'aurais dû commencer.

— Tant est vrai ce dicton banal : l'expérience,

En affaires surtout, vaut mieux que la science. —

Moralement remis, soudain je résolus

De partir par la poste. On ne m'attendait plus.

C'était un changement radical de programme,

En et. Si j'eus pu lancer un télégramme !...

En fait de télégraphe on n'avait que l'ancien.

Aux longs bras disloqués, tragique, aérien,

Qui d'ailleurs au public refusait son service,

Et demeurerait muet au plus léger caprice

De l'ombre, quand la nuit succède au jour vermeil.

Du jour quand le brouillard nous voile le soleil.

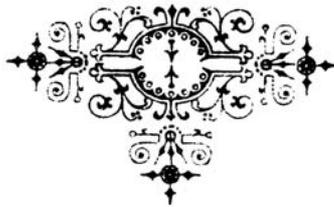
Je partis donc en poste ; et je me vois encore
Au vol de mes chevaux, vers la cité d'Isaure,
Entraîné dans des flots et de frange et de bruit.
Mais, à mon arrivée, il était presque nuit.
Je descends de voiture à la porte..., je sonne...,
On m'ouvre..., et, haletant, je m'informe... — Personne.
Après m'avoir longtemps vainement attendu,
On est allé dîner aux champs. — Bien entendu,
Par les champs, à cette heure, après mon inhumaine
Je n'allais pas courir ! Mais voyez la déveine !
Quel guignon ! le hasard, ce jour-là, jour fatal,
Conduisit justement chez ma belle un rival
— Pareil au champignon, qui sous les chênes pousse,
Et qu'une seule nuit fait grandir dans la mousse. —
Mon rival fut heureux. Vous savez ce qui suit.
Je fus, le lendemain, poliment éconduit
Quand je me présentai chez mon futur beau-père.
J'eus beau lui raconter mes malheurs, sans mystère.
J'eus beau de mon vieil oncle invoquer l'amitié,
Communiquer sa lettre... On resta sans pitié.
Je compris que l'arrêt était irrévocable.
On voulut bien m'offrir une place à la table,
Mais pouvais-je accepter ce compliment banal
Et me trouver assis en face d'un rival ?...
J'affrontai toutefois le regard d'Isabelle ;
J'osai même causer un quart d'heure avec elle
Et me convaincre ainsi de sa rare beauté.
Mais ne voulus point voir — sauvant ma dignité —
Un sourire railleur voltiger sur sa lèvre.
Je pris congé, la tête en feu : j'avais la fièvre.
Evidemment quelqu'un — on ne peut le nier —
Avait su me noircir et me calomnier
Dans son esprit candide ; et ma folle équipée
De la veille m'avait frappé d'un coup d'épée.

Ah ! le silence est d'or ! Ne soyez pas trop francs !
J'en aurais racheté l'aveu dix mille francs.

Mais j'avais tout conté, bonnement, en famille...
Et je passai pour un grotesque... un Mascarille
Qu'on bafoie à plaisir, qu'on bâtonne au besoin...
Un pleutre... un Calino bête à manger du foin.

Dès ce jour, le cœur sec sous ma jeune enveloppe,
Je devins un vieillard et restai misanthrope.
On me traite aujourd'hui de vieil original...
Je ne m'en fâche pas... Cela m'est fort égal.

Dans ce monde jaloux, qu'en aveugle on traverse,
Sur la tête il se peut qu'il vous tombe une averse
De malheurs... Montrez-vous philosophe à plaisir.
Surtout dans un milieu voulez-vous réussir?...
Soyez avec aplomb sot, d'une valeur nulle;
Mais gardez-vous bien d'être un instant ridicule.



LA POÉSIE ROMANE.

Idiome d'amour, si doux qu'à le parler,
Les femmes sur la lèvre en gardent un sourire.

(A. DE MUSSET.)

Lorsque le monde ancien finit, et dans sa gloire
Lorsqu'un monde nouveau célébra sa victoire
En foulant sous ses pieds la Rome des Césars,
Par la torche barbare un moment éclairée,
La muse se dressa, jeune et transfigurée,
Au milieu des débris épars.

Un horizon nouveau vint s'offrir à sa vue,
Et de sa mission mesurant l'étendue,
Loin du vieux Parthénon et loin du sol romain,
Elle s'enfuit, le cœur plein d'une vague attente,
Dans les sombres forêts et jusques sous la tente
Des peuples Gaulois et Germain.

Ah! si l'on eût encor conservé l'harmonie
Des accents cadencés aux rives d'Ionie;
Si l'aveugle divin sortant de son tombeau,
Avait pu de ses yeux voir ce spectacle immense:
Un monde qui finit, un monde qui commence,
Et les vieilles lois en lambeau.

S'il avait entendu, du milieu de l'orage,
La voix du Golgotha condamner l'esclavage,
Relever l'homme au nom de la fraternité,
A la haine opposer l'amour, le bien au crime,
Qui sait quel cri d'amour, qui sait quel chant sublime
Sa voix au monde aurait jeté !...

Cette voix n'était plus. Tous les peuples en foule,
Se ruant à l'envi sur l'empire qui croule,
Comme dans un creuset les métaux précieux,
Se tordaient, se fondaient;... et les langues muettes
Ne trouvaient plus d'écho dans l'âme des poètes;
Un flambeau s'allumait aux cieus!...

Mais quand l'Europe ouvrit les yeux à la lumière,
Quand la France apparut féodale et guerrière,
Défiant l'ennemi des créneaux de ses tours,
La poésie, enfant qui renaît à la vie,
Sortit de ses forêts, suivie
D'un cortège de troubadours.

Ecoutez!. écoutez!.. Au loin tout fait silence...
La harpe d'une main et de l'autre sa lance,
Humble et fière, le front ceint de lauriers vainqueurs,
Au milieu des guerriers elle se fait entendre ;..
Sa voix si naïve et si tendre
Charme l'âme, adoucit les cœurs.

Comme une fleur des champs, humide de rosée,
Par la main du printemps sous la mousse posée,
La langue vient d'éclorre. En sons mélodieux
De chacun de ses mots un doux parfum émane,
Chantons! c'est la langue Romane!
Le doux parler de nos aïeux.

Elle apprend elle-même à l'oreille charmée
Les langages divers dont elle fut formée :
Les barbares sur elle ont laissé leurs couleurs;
Sur son esprit le Maure a marqué son empreinte;
Rome, dans sa dernière étreinte,
A poli ses contours en les parant de fleurs.

Mais c'est surtout le cœur avec la poésie
Qui formèrent ses sons de miel et d'ambroisie.
La Muse en la créant lui donna son essor,
Allia la satire à sa verve amoureuse,
 Polit sa voix mélodieuse
 Et lui prêta ses ailes d'or.

O vous qui sous le ciel du midi de la France
Fîtes étinceler notre vieille romance,
Enfants du gai-savoir, trouveurs ingénieux,
Qui, lançant jusqu'au nord vos refrains populaires,
 Avez inspiré les trouvères
Et relevé des arts l'autel religieux!

Accourez!... montrez-vous à l'Europe jalouse,
Bérenger de Provence et Raymond de Toulouse,
Guillaume de Poitiers, leur éclatant rival!...
Princes, ils n'ont pas craint pour leur gloire inquiète
 D'allier leur luth de poète
 Avec leur blason féodal!

L'un célèbre l'honneur, et les vertus guerrières,
Si belles dans ces temps de luttes meurtrières
Où la loi de la force est la suprême loi;
Honnit le chevalier qui de meurtres s'abreuve,
 Qui ne protège pas la veuve,
Qui prend le bien du faible et qui manque à sa foi.

Mesurant le courage et la gloire à sa taille,
L'autre déponille l'or de sa côte de maille
Dans les jeux des tournois où brillent tous les preux,
Raconte des chrétiens les douleurs et les plaintes,
 Se croise, et vers les rives saintes
 Provoque un élan généreux!

Et toi qui des beaux arts enseignes la culture,
Poète par le cœur, chevalier par l'armure,
Bérenger, viens encor nous chanter les amours!
Et vous tous qui formiez sa pléiade immortelle,
 Venez! vous fîtes le modèle
 Des amants et des troubadours.

Là, c'est Pierre Vidal qui, s'élançant naguère
De la guerre aux tournois, des tournois à la guerre,
Devient des Cours d'amour le fleuron le plus beau.
Fidèle à l'amitié comme il l'est à sa dame,
La douleur a percé son âme :
Il veut de son ami partager le tombeau.

Là c'est Raymond Jourdan, dont la lyre brûlante
Soupire en vain aux pieds d'une cruelle amante...
Il va chercher la mort, dans les combats, un jour ;
Et celle qu'il aima, pour laquelle il succombe,
Le suit, en pleurant, dans la tombe :
Le trépas fait plus que l'amour.

Raimbaut, Folquet, Rudel, Pons', Cardinal, Marcabre,
Bertrand de Born, fameux par tes vers et ton sabre,
Toi que Dante a placé dans un coin des enfers,
Salut ! Et vous aussi vierge d'Occitanie,
Clémence, qui de fleurs honorant le génie,
Avez institué le doux combat des vers !

O Languedoc ! après une si belle aurore
Tes enfants inquiets se demandent encore,
Comment tes sous si doux se sont évanouis...
Où vibrent maintenant ta voix pure et sacrée,
Et les accords divins de ta harpe inspirée
Qu'écoutaient en pleurant nos pères éblouis ?...

Sur ce globe éphémère où tout est si fragile,
Si la langue d'Homère et celle de Virgile
N'ont pu se dérober aux ravages du temps,
Pourquoi pleurer ton sort ?.. hélas ! c'est que comme elles
Tu n'as pas enfanté des pages immortelles,
Car tu mourus dans ton printemps.

Oui, tu mourus, semblable à l'enfant de génie,
Fleur précoce qui tombe en entrant dans la vie ;
Comme l'arbre qui meurt, de ses fleurs étoilé,
Comme le rossignol sur sa couvée expire.
Ou comme un doux chant sur la lyre
Qui s'éteint à peine exhalé.

Mais tu vins adoucir l'homme à demi-sauvage,
Mais tu vins, dissipant l'ombre du Moyen-Age,
Jeter le premier grain dans le premier sillon :
Grain civilisateur ! — Semblable au vieil Homère,
Qui fit avec ses chants pour la Grèce sa mère,
Plus que Lycurgue et que Solon.

Tu ranimas les arts. — Les merveilles gothiques
Vinrent à ton appel orner nos basiliques,
Tu fis aimer Jésus, craindre le Vatican ;
Et tu sus, alliant la force à l'harmonie,
A tous prodiguant ton génie.
Créer le langage toscan.

C'est grâce à toi que Dante, et Pétrarque et Boccace,
Nourris de tes leçons, sur la terre d'Horace,
Avec un goût si pur ont écrit sur l'airain.
L'Espagnol vint aussi puiser à ta mamelle ;
Dans une étreinte fraternelle,
Le Français te ravit le sceptre souverain.

Tes doux chants, qu'animait le souffle évangélique,
Inspirèrent du Christ la morale angélique :
L'espérance aux vaincus, la clémence aux vainqueurs.
Tu fus la digne sœur de la chevalerie.
Ces mots, ces mots sacrés : Dieu, dame, bonheur, patrie,
Tu les gravas dans tous les cœurs.

Honneur à toi surtout, en élevant son âme,
D'avoir à tous les yeux divinisé la femme !...
Tu créas le tenson du galant troubadour ;
Et l'homme, en écoutant ta parole ingénue,
Brûla d'une flamme inconnue :
Le cœur comprit enfin l'amour.

Ah ! non plus cet amour qui transporte et qui brûle,
Que célébra Sapho, que soupira Tibulle ;
Ah ! non plus un amour paten, matériel...
Mais un sentiment pur, tendre et mélancolique.
Où plus chaste et plus poétique
La femme, être idéal, se rapproche du ciel.

Sous les antiques lois, méprisée, avilie,
La femme, à me vénale, aux hommes asservie,
Fut esclave partout. Son joug ne fut brisé
Que lorsque dans les aïrs brilla la foi chrétienne;
La cause de la femme alors devint la sienne
Et le serpent fut écrasé!

Tu fus donc de la foi le brillant interprète.
Jeune Muse Romane: hélas! quelle conquête
Vaudrait jamais l'éclat de ta gloire à nos yeux?...
Si la femme te doit sa grâce virginale,
La langue des Français, ton heureuse rivale,
Te doit son goût suave et son vol glorieux.

Jules LACROIX.

Mars 1853.



UNE SCÈNE DU MOYEN-ÂGE

AU XIX^e SIÈCLE.

*J'excuserais volontiers, en notre
peuple, de n'avoir aultre patron et
règle de perfection que ses propres
mœurs et usances.*

MONTAIGNE

I.

Un soir, le crépuscule avait tendu ses voiles,
Déjà dans le ciel bleu s'allumaient les étoiles ;
Le Tarn silencieux sur nos bords enchantés
Reflétait de la nuit les tremblantes clartés ;
L'air était frais et pur, et la terre endormie
Laisait parler des cieux la splendide harmonie.

Par la chaleur du jour et la marche affaîssés,
Une femme, un vieillard l'un à l'autre enlacés,
Et voilés à demi par l'ombre et le feuillage
Suivaient péniblement le sentier du rivage.
Dans les brumes du soir, vers l'horizon lointain,
Derrière eux s'effaçait au regard incertain
Montauban, la cité gracieuse et mutine,
Assise aux bords du Tarn sur sa blanche colline.
Parvenus au sommet d'un rocher de granit
Où le fleuve serpente en resserrant son lit,
Joanne se détacha du bras de son vieux père . . .
« Mon Dieu ! murmura-t-elle en tombant sur la terre,
Comme un jeune rameau courbé sous l'aquilon !
« Je n'en puis plus ; hélas ! ce chemin est bien long ! »

A ce cri de douleur, le vieillard qui s'alarme
A détourné son front pour cacher une larme,
Et son regard au ciel semble adresser des vœux.
Puis, soulevant l'enfant d'un bras encor nerveux,
Il l'embrasse et l'assied doucement sur la berge.
En ce moment glissait sur le front de la vierge
Un pâle et doux rayon. Derrière le coteau
La lune se levait, éclairant ce tableau.
Quels sont ces voyageurs?... pourquoi donc à cette heure
Ont-ils quitté tous deux leur paisible demeure?...
Quelle douleur les suit?... Jeune fille des champs,
Jeanne n'avait compté que quatorze printemps
Depuis qu'en l'enfantant à cette vie amère,
A la fleur de ses jours était morte sa mère.
Ses grands yeux à l'azur empruntaient leur beauté ;
Comme un épi précoce en sa maturité,
Grande et svelte, naguère on la voyait, riieuse,
Elever en jouant sa tête radieuse,
Poursuivre les oiseaux de buissons en buissons,
Et jeter aux échos ses folâtres chansons.
Elle faisait envie aux filles du village,
Car chacun disait d'elle : Elle est belle, elle est sage.
Hélas ! comme tout change en peu de temps !... le deuil
De sa pauvre chaumière a visité le seuil ;
Son père est descendu, jeune encor, dans la tombe,
Et depuis quatre mois, elle, chaste colombe,
Jeune lis virginal égaré sur nos bords,
Contre un mal inconnu s'épuisant en efforts,
Sent sa tête, de grâce et de fraîcheur ornée,
S'incliner tristement comme une fleur fanée.
— « Mourir si jeune ! — ont dit les femmes du hameau,
« Ciel ! un corps si charmant descendrait au tombeau ! »

Et dès lors, par leurs soins, une gerbe fleurie
Vint orner tous les jours les autels de Marie :
L'ange de la prière aux yeux mouillés de pleurs,
Répandit au saint lieu ses parfums et ses fleurs ;
Prodiguer à l'enfant les douceurs maternelles,
Lui montrer l'espérance ouvrant ses blanches ailes

Par des mots consolants, et dans un noble but,
Lui prouver que sa vie est encore au début,
Tout ce que l'amitié d'affectueux invente,
Les baumes souverains que la routine vante,
Rien ne fut épargné pour conserver ses jours,
Rien, ... hors du médecin l'intelligent secours.

— Dans un siècle savant déplorable ignorance! —

Lorsqu'avec le péril eut grandi la souffrance,
Un jour les vieux parents s'assemblant à l'écart,
Entr'eux ont décidé qu'il fallait sans retard,
Si l'on voulait sauver la jeune infortunée,
Consulter un devin. Par lui sa destinée
Devait se découvrir, et la source du mal
A son souffle, à sa voix, tarir son cours fatal.
Parmi tous les devins fameux par leur science,
On en choisit plusieurs; puis, avec confiance
On désigna celui qui par un grand renom
Avait dans le pays vulgarisé son nom.

Or, c'est le vendredi, d'après un vieil usage,
Qu'on doit vers un sorcier faire un pèlerinage.
Au déclin du soleil le malade part seul,
Ou bien accompagné d'un père ou d'un aïeul.
Dès l'aube il a fait dire une messe en cachotte;
Et, plein de foi, paré de ses habits de fête,
Il aborde à la nuit le seuil mystérieux.
On exécuta tout avec un soin pieux :
Un soir, Jeanne et l'aïeul quittèrent le village,
Et nous les retrouvons tous deux sur le rivage.

II.

Au fond d'un bois d'ormeaux et de chênes vieilliss,
S'ouvre en forme de cercle un verdoyant taillis
Parsemé de genêts, de mousse et de bruyère.
Au coin le plus obscur de l'étroite clairière
Se cache, sous la ronce et le lierre abrité,
Un vieux toit par les ans aux trois quarts dévasté.
Derrière la maison, près d'un seuil en ruines,
Un arbre vigoureux étendant ses racines,

Soutient un pan de mur dont le pilier croulant
Supporte une lucarne au volet de bois blanc.
Entrons. — Un lit de serge au coin de la muraille,
Un bahut défoncé, quelques chaises de paille,
Un coffre encor debout sur ses ais élargis,
Tel est l'ameublement de ce pauvre logis.
Un feu de buisson vert pétille au fond de l'âtre.
Assis en cercle autour de la flamme bleuâtre,
Cinq ou six villageois se trouvaient rassemblés.

— « L'an dernier, disait l'un, j'ai vu périr mes blés,
« Et, subissant d'un sort l'influence maligne,
« Comme un feu le brouillard a dévoré ma vigne.
« En huit jours mon cheval est mort, ma ruche a fui,
« Le meilleur de mes bœufs est malade aujourd'hui,
« Je suis au désespoir !... Il est temps que s'arrête
« Le malheur acharné qui pèse sur ma tête. »

— « N'en doutons pas, le ciel se retire de nous,
Dit une paysanne aux traits fins, aux yeux doux.
Jeune mère, déjà sur son pâle visage
Naissent ces plis légers que le travail et l'âge
Impriment sur le front dont ils sèchent la fleur.
« Le ciel, dit-elle avec un accent de douleur,
« En un seul jour nous donne et nous reprend ses anges.
« Il se passe dans l'air des mystères étranges.
« De quatre enfants, si beaux que chacun m'en parlait,
« Il ne m'en restait qu'un qui suce encor mon lait,
« Quand ce soir, dans mes bras, après un doux sourire,
« Je l'ai vu se rouler dans un affreux délire.
« Alors, folle, étouffant mes larmes et mes cris,
« Je suis venue afin de parler aux esprits.
« Il me faut mon enfant !... de ma voix la plus tendre
« Je fléchirai les morts qui veulent me le prendre. »
Elle dit, et sa voix s'éteignit dans les pleurs.

— Une vieille à son tour raconta ses malheurs.
Pauvre femme, elle-même aux chagrins résignée,
Venait interroger la sombre destinée,
Pour savoir si son fils, un robuste garçon,
Appui de la famille, espoir de la maison,

Devait laisser bientôt son foyer solitaire
Pour répondre à l'appel du drapeau militaire.
Et tous, le cœur ému, le front respectueux,
Attendaient en tremblant l'homme mystérieux
Pour cueillir, le cœur plein de voluptés amères,
La fleur de l'espérance aux parfums éphémères.
Et chacun se flattant d'un oracle sauveur,
D'un moment d'audience attendait la faveur.

III.

Pendant ce temps, au loin sur la bruyère assise,
Jeanne, appuyant ses mains à sa tête indécise,
Suivait avec terreur l'œuvre mystérieux
Qu'un homme en cheveux blancs opérait à ses yeux.

— Une large citerne à ses pieds est creusée
Debout, pâle, incliné sur la margelle usée,
D'une main décrivant des cercles dans les airs,
Ses yeux semblent lancer de terribles éclairs.
Comme sur un autel païen ou druidique,
Devant lui sont rangés dans un ordre magique,
De tendres souvenirs, objets chers aux amis,
Aux parents maintenant dans la tombe endormis :
Des boucles de cheveux, reliques précieuses,
Anneaux, colliers, croix d'or, amulettes pieuses.

— Tout-à-coup, se dressant et regardant le ciel,
Comme pour évoquer l'Être surnaturel
Dont il entend la voix infernale ou divine,
Le sorcier fait jaillir un cri de sa poitrine,
Pousse avec les bijoux, d'un effort surhumain,
Un énorme caillou placé près de sa main,
Et, comme sous le coup d'une terreur profonde
Au choc tumultueux de la pierre sur l'onde,
S'élançe furieux, tombe, et roule écumant
Sur la mousse et les fleurs des bois. — En ce moment
La lune avait franchi le tiers de sa carrière :
Poussés par le courant d'une brise légère,
Quelques nuages blancs, floconneux, dentelés,
Ternissant son beau disque et les cieux étoilés,

Couraient, distribuant sous le feuillage sombre
Une égale mesure et de lumière et d'ombre.

— Jeanne restait muette. En un suprême adieu,
La pauvre jeune fille adressait au bon Dieu,
Comme pour fuir un rêve et le chasser loin d'elle,
Des paroles d'amour où le cœur se révèle.
« Guérir ! dit-elle enfin, — non, Dieu ne le veut pas !
Je le sens.... la mort vient et s'attache à mes pas.
Ma mémoire s'éteint, ma force est épuisée,
Mon espérance meurt et ma vie est brisée. »

— « Ma fille, murmurait le vieux père à genoux,
Espère ! et le Seigneur aura pitié de nous.
A mon âge veux-tu que sa main me délaisse?...
Qu'il m'ôte le bâton promis à ma vieillesse?...
Oui, Jeanne, tu vivras pour me porter secours
Car toi seule ici-bas peux consoler mes jours.
Courage, mon enfant ! »

— « Oui, père, je suis folle ! »

Et passant ses deux bras autour de son épaule,
Elle s'y suspendit pendant quelques instants.
Puis, posant sur le sol ses petits pieds tremblants ;
« J'ai du courage... allons ! » dit-elle avec tendresse.
Et, joignant à sa voix une douce caresse,
A la douce caresse un sourire trompeur,
— Souvent plus qu'une larme un sourire fait peur —
Elle s'agenouilla. — Son visage de neige
Contempla de nouveau la scène sacrilège
Que la fraude ou l'erreur avaient osé rêver.
Elle vit à la fin le sorcier se lever
En arrachant du sol une plante sauvage,
Etancher la sueur qui baignait son visage
Et vers elle avancer d'un air tranquille et doux.
« Eh bien, ma chère enfant, que me demandez-vous ?...
Dit-il ; va, tu n'es plus en extase ravie.
Tu viens me supplier de prolonger ta vie ;
Ton jeune cœur veut vivre encore.... il a raison.
Lorsqu'on est comme toi dans la verte saison

On veut après les fleurs voir les fruits de l'automne.
Ce n'est pas comme moi que la force abandonne,
Qui rejoindrai bientôt tous ceux qu'en palissant
J'évoque quelquefois de mon souffle impuissant
Ecoute. Un jour nouveau pour toi commence à luire.
J'ai fléchi les esprits qui cherchaient à te nuire,
Tu vivras... seulement, pour te porter bonheur,
Prends cette herbe sacrée et mets-la sur ton cœur.
Conserve-la toujours quoiqu'elle soit flétrie.
Fais dire une neuvaine à l'autel de Marie,
Où pour moi, pour les tiens, tu prias le bon Dieu....
Je te donne mes soins, Dieu te guérisse... adieu!

IV.

Hélas ! huit jours plus tard sur sa couche bénie,
En proie à la fureur d'une lente agonie
Et pressant sur sa lèvre un crucifix sacré,
Jeanne attendait la mort. — Près d'elle un vieux curé
En essuyant les pleurs qui mouillaient ses paupières,
Récitait des mourants les lugubres prières.
Au moment d'achever la dernière oraison,
Soudain l'on entendit au seuil de la maison
Un grand bruit de chevaux, puis deux voix inconnues.
Et, comme si du ciel elles fussent venues ;
L'enfant se souleva sur sa couche de deuil.
Un homme respectable apparut sur le seuil,
Précédé d'une femme élégamment parée :
Providence du pauvre, ange de la contrée,
La dame avait conçu le généreux dessein
De livrer la malade aux soins d'un médecin,
Jalouse de montrer à l'aveugle ignorance
L'avantage éclatant d'une utile science.
Aux parents étonnés, bientôt l'homme de l'art
Raconte qu'habitait le pays par hasard,
Il connaît de leurs maux la triste renommée,
Et qu'il vient pour guérir leur fille bien-aimée.
Et déjà son regard explorateur, savant,
A sondé les ressorts du cadavre vivant.

— « A nous le soin, dit-il en s'adressant au prêtre,
« De soulager ce corps, de le sauver peut-être.
« Le moral abattu dans ce frêle corveau,
« S'éteint; ranimez-le, votre rôle est si beau!
« Je n'ai pas, comme vous, de céleste remède,
« Mais je vais employer celui que je possède. »

Puis au milieu des pleurs bruyamment répandus,
Il entoura l'enfant de ses soins assidus;
Et, stimulant la vie éteinte à son aurore,
Près de l'humble chevet son œil veillait encore
Quand les feux du matin brillèrent dans les cieux.
Tous les jours il revint, bienveillant, soucieux,
Dans ses progrès trop lents, chez la jeune malade
Etudier du mal la marche rétrograde,
Jusqu'à l'heure où la vie, en ses puissants efforts,
De l'organe affaibli ranimant les ressorts,
Au port de la santé s'éveilla radieuse,
Comme une barque après une nuit orageuse.
De ce fait éclatant malgré l'autorité,

— Tant est vivace en nous notre crédulité,
Tant est ferme et profonde en nos cœurs la racine
De cet arbre sauvage appelé la routine, —
Lorsque la jeune fille à la joie, au bonheur,
Sentit s'ouvrir son âme et renaître son cœur,
Quand les fleurs du printemps, salubre présage,
Commencèrent un jour d'éclorre à son visage,

— « Voilà, dirent entr'eux les parents, les amis,
Voilà le résultat par le sorcier promis.
Cet homme est bien savant; cet homme est un prophète.
L'autre, — ajoutèrent-ils en secouant la tête, —
Il faut lui savoir gré de vouloir nous guérir,
Mais dans le temps, sans lui, nous saurons bien mourir.
Le pauvre homme! .. il a cru trouver des gens crédules ..
Qu'aux badauds de la ville il vende ses formules,
C'est bien;... mais loin de nous ces sottises nouveautés
Qu'ils gardent leurs erreurs, gardons nos vérités. »

Cette histoire est d'hier: par ma muse esquissée,
Et telle qu'un témoin l'a peinte à ma pensée,
A vos réflexions je l'offre sans détour.
Il n'est pas un de vous qui ne pût à son tour,
Ramenant notre siècle au temps du Moyen-Age,
Evoquer d'un sorcier la fantastique image,
Et nous montrer aux champs, des mœurs des temps passés
Les vestiges obscurs non encore effacés.
— Eh quoi! nous dira-t-on, ce beau pays de France,
Où l'éclat des talents, le feu de la science
De leurs divins rayons éclairent l'univers,
Aurait à sa médaille un si triste revers?...
Ce peuple intelligent, si noble dans l'histoire,
Connaîtrait-il si peu ses titres à la gloire?...
De ce progrès fameux dont on fait tant de bruit,
En nos jours pleins d'orgueil serait-ce là le fruit?...
— N'accusons ni les temps, ni le ciel, ni les hommes.
Pour progresser, grandir, être ce que nous sommes,
Il a fallu passer par beaucoup de degrés.
Lorsqu'un ardent soleil de ses rayons dorés
Tiédit l'eau lentement dans le cristal d'un vase,
La surface d'abord s'échauffe, mais la base
Tamisant la clarté sans garder la chaleur,
Conserve encor longtemps sa première fraîcheur.
— Ainsi, soleil des cœurs, lorsque la foi chrétienne
Illumina jadis notre Europe païenne,
Cultes, mœurs, langues, lois, se changeant en débris,
Lutèce perd son nom et s'appelle Paris:
La Gaule disparaît où s'élève la France,
Et le vainqueur salue une ère d'espérance.
Mais au sommet des monts, mais au fond des forêts
La Gaule alla cacher sa honte et ses regrets :
Elle ne mourut point. Emportant avec elle
Pour les laisser aux mains de son peuple fidèle,
Ses coutumes, ses lois, ses mystères, ses dieux,
Elle se consola dans un exil pieux.
Et lorsqu'un peu plus tard, l'esprit de l'Évangile

Envahit à ses yeux son humble toit d'argile,
Elle embrassa le Christ que comprit son amour;
Son cœur avec le sien se fondit, mais toujours,
Malgré sa foi si vive et son amour si tendre,
Sur son sol mutilé, sur ses chênes en cendre,
Sous ses autels nouveaux elle garde, immortels,
Quelqu'informe débris de ses anciens autels.
Espérons, et ce jour nous comblera de joie,
Qu'un jour l'esprit humain suivant la même voie,
Après avoir sur nous prodigué tous ses feux,
Fera tomber plus loin ses rayons chaleureux.
Qui, l'étude réclame une plus large place.
Que l'éclat lumineux qui brille à la surface,
Descendant des hauteurs, s'échelonne en jalons
Près du peuple aveuglé qui trace nos sillons.
Dès-lors, adieu débris d'une vieille croyance:
Routine, préjugés, abus... l'Intelligence
Achevant des chrétiens l'ouvrage commencé,
Balaira les derniers vestiges du passé !

J. LACROIX.



LES VIEUX CHEMINS

ET

LES NOUVEAUX.

Chacun met
Sa pierre à l'édifice encor loin du sommet.
(V. Hugo.)

I.

« Ce char de fer bruyant qu'emporte la vapeur,
Entraînant d'autres chars sur les rails, me fait peur.
Je sens mon cœur trembler quand je vois, ô prodige!
Sous les sombres tunnels, sur la crête des monts,
Ce noir Léviathan monté par des démons,
Précipiter sa course empruntée au vertige.

« L'entendez-vous mugir ? De ses naseaux brûlants
La cendre, l'eau, le feu jaillissent. Dans ses flancs
Quelle force inconnue habite ?...
Ah ! c'est l'esprit du mal, non le souffle de Dieu..
L'orgueil de la matière anime son essieu:
Vers l'abîme il nous précipite.

« Le progrès n'a pas dit son dernier mot encor :
L'aérostat bientôt déployant son essor,
Nous portera vers les étoiles.
Du galvanisme à peine ou tient l'agent subtil,
Et déjà la pensée a franchi sur un fil
La mer sans vapeur et sans voiles.

« Votre science évoque un dieu matériel.
De Prométhée osant aux arcanes du ciel
Ravir le feu sacré, son audace est l'image.
L'Anté-Christ, dernier né de l'homme et de Satan,
Apparaît dans son œuvre, et ce dernier Titan
Nous fera sombrer tous dans son vaste naufrage. »

II.

Tels sont les douloureux et pénibles accents
Qu'a fait plus d'une fois entendre à notre oreille
L'homme aux vieux préjugés. Ces rêves menaçants
Sont les sombres enfants d'un esprit qui sommeille.
Quand d'un nouveau soleil éclate la merveille,
Aveugle, il ne voit pas ses feux éblouissants.

Par son esprit étroit, par ses goûts, il ressemble
A ce faible vieillard qui, par l'âge glacé,
Les regards constamment tournés vers le passé,
Vit dans ses souvenirs qu'à grand peine il rassemble.
Il réserve pour eux ses caresses, et tremble
D'en voir jamais un seul par le temps effacé.

Aucun homme à ses yeux ne saurait trouver grâce,
Si son nom n'est scellé dans de vieux parchemins;
Le moyen-âge avec son glaive, sa besace,
Ses bûchers, est pour lui l'âge d'or des humains ;
Dans les champs de l'idée et les champs de l'espace
Il n'aime à s'égarer que dans les vieux chemins.

Les vieux chemins !... Eh oui, les vieux chemins sans doute,
Sont parfois excellents. Ainsi qu'au temps passé,
Le voyageur à pied, quand il n'est pas pressé,
Un bâton à la main dans les sentiers écoute
Les voix de la nature, et cueille sur sa route
Le fruit que le hasard sur la branche a laissé.

Qu'il marche ou qu'il s'arrête, il suit sa fantaisie.
Tout site pour l'artiste est pittoresque et beau;
Tout apporte à son cœur parfums et poésie :
La forêt, le torrent, la plaine et le coteau.
S'il gravit les sommets, l'image de la vie
Et ses rudes combats passent dans son tableau.

L'imagination de rivage en rivage
Peuple son souvenir : tantôt grave ou charmant,
Tantôt plaisant ou triste, un simple événement
Prend des couleurs qui font le charme du voyage,
Et le charme plus doux d'en retracer l'image,
Quand déborde au foyer l'intime épanchement.

Mais ces plaisirs que nul ne saurait méconnaître,
Et qu'aime à savourer ici chacun de nous,
On peut les retrouver aussi purs, aussi doux,
Non pas dans son jardin, non pas à sa fenêtre,
Mais dans tous les pays que lui fera connaître
Ce *rail-way* dont la vue allume son courroux.

si pour les vieux chemins éclate sa tendresse,
C'est qu'il s'y sent plus libre et plus en sûreté.
Mais le chemin de fer grandit sa volonté;
Ce qu'il perd en fatigue il le gagne en vitesse;
Il épargne le temps, le temps c'est la richesse,
Et la richesse aussi donne la liberté.

Aujourd'hui, c'est la France aux magiques annales
Que vous explorerez d'un regard curieux,
Recherchant pas à pas, avec un soin pieux,
Des langes du passé les traces virginales,
Et recueillant partout, de vos mains filiales,
Les titres oubliés d'héroïques aïeux.

Tout ce qui frappera vos yeux et vos oreilles
Viendra dans votre esprit se classer et s'unir;
Et vous comparerez ce que le souvenir
Nous légua de trésors, fruits de pénibles veilles,
Avec les monuments, les projets, les merveilles
Qu'enfante le présent pour doter l'avenir.

Et d'un rapide essor, touriste infatigable,
Vers de nouveaux climats du soir au lendemain
Vous vous élancerez. Ici, le sol romain,
Plus loin l'antique Egypte avec sa mer de sable,
Et là du Parthénon la gloire impérissable,
Attestent la grandeur du vieux génie humain.

Là, *Sion* devant qui l'univers se prosterne,
Montre à l'homme les cieux, horizons infinis,
Et l'homme rompt ses fers, s'affranchit, se gouverne.
Dans notre Europe enfin ces rivages bénis,
Où, contre le passé combat l'esprit moderne,
Et par la liberté si dignes d'être unis !

III.

L'Europe est une mer dont le fond, la surface
Luttent, bouleversés sous des vents inconnus.
Les hommes du berceau se sont tous souvenus :
Les monts sont abaissés, la frontière s'efface,
L'antagonisme ancien de climats et de race
S'éteint. De l'union les temps sont-ils venus ?

Après avoir subi tant de destins contraires,
Les peuples aujourd'hui l'un vers l'autre attirés,
Aux sources de l'amour se sont désaltérés ;
Et prêts à déposer leurs armes séculaires,
Ils s'embrassent émus pour échanger en frères
Leur cœur, et leur génie, et leurs produits sacrés.

Et c'est à vous qu'on doit ce sublime spectacle,
Galvanisme et vapeur, leviers mystérieux,
Dont nos fils seront fiers, et dont nos bons aïeux
Salûraient les effets en criant : Au miracle !
Par vous l'effort humain ne connaît plus d'obstacle,
Par vous n'existera qu'un peuple sous les cieux.

Autrefois, attachés à leurs champs, à leur ville,
Sans appui, sans lien, les hommes isolés,
Pour leurs besoins du jour laissant mûrir les blés,
N'échangeant aucun fruit de leur travail stérile,
Se trouvaient ennemis quand la guerre civile
Promenait ses horreurs dans leurs champs désolés.

Le travail, ce pivot de notre nouveau monde,
Méprisé par les uns, par les autres maudit,
Ecrasait ses enfants sans gloire et sans profit :
Les débouchés manquaient. Mais sur la terre et l'onde
La vapeur, en ouvrant une route féconde,
Prend le sceptre; et le sol se peuple et s'agrandit.

Si chère à nos instincts, l'égalité française,
Depuis quatre-vingt-neuf écrite dans nos lois,
Dans le peuple fleurit pour la première fois,
Il fallait que le gain allumât sa fournaise
Dans le cœur de tous ceux qui depuis Louis seize
Disaient : l'égalité n'est qu'un grand mot bourgeois.

Deux éléments de paix, d'aisance, de concorde :
L'épargne et le travail, ensemble ont pénétré
Au cœur du paysan qui s'est vu délivré
Du servage grossier du fouet et de la corde.
Sous le chaume aujourd'hui l'égalité déborde;
Là s'applique surtout son principe sacré.

Le sol à l'infini s'émiette et se morcelle.
Chacun aspire au droit, par un labeur sans frein,
d'ensemencer son champ et de cueillir son grain.
Ah! la propriété moins que jamais chancelle!
Mais enfin elle échappe à la lourde tutelle
De celui qui jamais ne féconda son sein.

Tout semble déborder de sève et de jeunesse;
Le coin le plus désert, le plus déshérité,
Offre sa moisson blonde à notre œil enchanté.
D'un coup de son piston, baguette enchanteresse,
L'industrie en tous lieux verse à flots la richesse :
Et crée un doux lien : la *solidarité*.

Le travail, autrefois signe de déchéance,
Noble et fier jette au loin sa chaîne et son collier,
Car il ne rougit plus de son humble atelier,
Où veillent l'art, son frère, et sa sœur la science.
Et sentant sa valeur, comprenant sa puissance,
De son modeste rang il s'élève au premier.

IV.

Tels sont les grands effets d'une cause nouvelle;
Voilà le but sacré que devait conquérir.
Par ces nouveaux chemins, l'homme vers l'avenir
Dirigeant les efforts de sa course éternelle ;
Chaque jour en cueillant une palme plus belle,
Un plus large horizon devant lui vient s'ouvrir.

Tout change autour de nous : les monuments périssent,
Les générations se suivent au trépas,
La nature à regret voit mourir dans ses bras
L'être qu'avec amour ses mamelles nourrissent,
Les cités vont croulant et les chemins vieillissent;
les vieux et les nouveaux, rien ne dure ici-bas.

Ne nous flattons jamais d'une course lointaine :
Le sol que nous foulons dans notre orgueil altier,
Ne sera pas demain sans doute le sentier
Où nous dirigerons notre marche incertaine;
Tel cherche un soir le calme au bord d'une fontaine,
Qui demain dans le bruit veut vivre tout entier.

Seule, l'humanité constamment rajeunie,
Sans se lasser jamais depuis les jours d'Eden,
Poursuit avec courage un pénible chemin;
Les écueils sous ses pas retrempe son génie;
Elle voit luire aux cieux la lumière infinie,
Et pour monter vers lui Dieu lui tendre la main.

Si dans les souvenirs des humaines pensées
Nous jetons, attentifs, un regard ébloui,
A travers les débris d'un monde évanoui,
Combien en verrons-nous aujourd'hui délaissées,
Qui par la foule ardente autrefois caressées,
Brillèrent comme un astre au ciel épanoui ?

Ces retours sont forcés, bien qu'ils semblent étranges.
Fiers de l'heure présente, ah ! ne méprisons pas
Ce que n'approuvent point la raison, le compas.
Dans ces fleurs de l'esprit écloses dans nos fanges.
Ces systèmes tombés, ces débris, sont les langes
Où le génie humain tenta ses premiers pas.

Ne les méprisons pas. Héroïques athlètes,
Nos pères ont lutté; suivons leurs pas vainqueurs.
Ne livrons pas leur œuvre à nos rires moqueurs,
En disant : Ils ont fait d'inutiles conquêtes.
La nôtre un jour aussi peut avoir ses défaites.
Marchons ! et n'ayons plus qu'un seul guide : nos cœurs.

De nos cœurs jaillira cette vive étincelle,
Gage sacré de vie et d'immortalité,
Que les anges du ciel ont nommé charité;
Et soudain transformés et rechauffés par elle,
Notre soin le plus doux, notre fin la plus belle,
Sera de te chercher, ô sainte vérité !



CLÉMENGE

NOUVELLE EN VERS.



L'âme va comme l'onde où sa pente l'incline.
LAMARTINE.

I.

Je veux vous raconter une histoire d'amour.
Ce thème est si banal me direz-vous sans doute,
Et surtout si malsain dans les romans du jour !
Avec lui bien des fois l'art a perdu sa route,
Et néanmoins il charme et sans cesse on l'écoute.

C'est que les sentiments ont ce don merveilleux
D'être toujours nouveaux en restant toujours vieux,
Le cœur ne change pas, c'est là son grand mérite :
Toujours naïf, toujours tendre et passionné,
Il suce encor le lait de l'enfant nouveau-né ;
Et s'il corrompt parfois sa nature d'élite,
C'est que l'impur milieu dans lequel il s'agite
De son souffle mortel un jour l'a profané.

Sans autre préambule, à mon titre fidèle,
Je vais donc vous conter, indigne historien,
Dans le cadre borné d'une simple nouvelle,
Un drame dans lequel la fable n'est pour rien.

Clémence avait seize ans ; elle était fille unique
Du général Robert, d'une illustre maison,
Vieillard en cheveux blancs, plein d'esprit, de raison.

Qui jadis, sous l'Empire et sous la République ,
Sur tous les champs d'honneur, volontaire héroïque,
Avait teint de son sang son antique blason.

De bonne heure Clémence avait perdu sa mère.
D'un père bien-aimé l'espérance et l'orgueil ,
A peine de l'enfance elle eut franchi le seuil ,
Tout sembla lui sourire en ce monde éphémère :
Son âme n'avait pas une pensée amère ,
Son destin radieux n'offrait pas un écueil.

Insouciant enfant, joyeuse, riche et belle ,
Comment dès son printemps eût-elle pu prévoir
Que le malheur pouvait l'effleurer de son aile ,
Et dans son ciel d'azur jeter un voile noir?...

Oh ! la jeunesse!.. Elle est comme un beau jour de fête .
Elle chante, elle rit, des fleurs parent sa tête ,
Ses pas foulent en paix les fleurs des gazons verts ,
Elle n'a pas le temps, dans sa course folâtre,
D'entendre les sanglots qui passent dans les airs ,
De voir un seul des maux dont l'âme est le théâtre.

Attendez!.. le temps fuit, et le jour va venir
Où d'un cristal si pur l'onde va se ternir.

Un jour, sans y songer, Clémence devint triste.
Rêveuse, elle perdit son rire et sa gaité ,
Oublia son bonheur, ses jeux, ses chants d'artiste,
Une vive rougeur éclaira sa beauté.
Aux baisers du soleil une fleur printanière
Entr'ouvre sa corolle au contour velouté
Où le prisme dépose un rayon de lumière.

Dans la saison des eaux, à Bade, le hasard
Avait près d'elle un jour conduit un beau jeune homme.

Élégant, riche, aimable, un parfait gentilhomme
Dont le regard avait troublé son doux regard.
Elle connut l'amour sans savoir comme on nomme
Ce doux penchant du cœur, et dès le lendemain,
En tremblant, l'inconnu fit demander sa main.
Sur le front virginal de sa fille adorée,
Le rude et vieux soldat avait mis tout son cœur ;
De ses soins dès l'enfance il l'avait entourée,
En poursuivant pour elle un rêve de bonheur ;
Il comprit d'où venait son trouble et sa langueur,
Et donna devant Dieu sa parole sacrée.
Le soir sous les tilleuls erraient les deux amants.
Confiants, ils juraient de s'aimer pour la vie.
L'espérance à leurs fronts brillait épanouie,
Et la brise embaumée emporta leurs serments.

II.

Comme un parfum d'encens, mystérieux symbole,
S'élève et disparaît aux lieux où nous prions,
De même, à nos regards, dans nos fêtes, s'envole
L'essaim jeune et riant de nos illusions.
Quels sont les biens réels?.. Quel instinct nous convie
A nous tant attacher aux choses de la vie?...
Notre âme à l'idéal demande le bonheur ;
L'amour, onde céleste à la source épurée,
Fournit une eau limpide à sa lèvres altérée,
Et nous cherchons pour elle et l'or et la grandeur ;
Aussi, quand sur nos fronts se pose le malheur,
Nous la sentons en nous faible et désespérée.

Déjà l'on avait fait les apprêts de l'hymen ,
Déjà les grands parents, en signe d'alliance ,
Ainsi qu'au bon vieux temps s'étaient serré la main ;
Tout allait pour le mieux, lorsqu'un malheur immense
Frappa le général, et la pauvre Clémence
A ce malheur si grand ne comprit jamais rien.

Il apprend un matin, ô fatale nouvelle !
Que, chargé de valeurs, son notaire infidèle
S'est enfui dans la nuit en pays étranger ;
Et ce désastre affreux que le sort lui révèle,
Lui montre la ruine assise à son foyer.

Oh ! pour ce noble cœur sans reproche et sans crainte,
Trempé longtemps au feu de la morale sainte,
Cette épreuve cruelle eût été sans danger ;
Mais il sait qu'il n'est pas seul au monde... sa fille
Pourra-t-elle sans dot trouver une famille ?
Lui mort, quel bras ami viendra la protéger ?

En un jour de printemps, alors que l'hirondelle
Voit son nid précieux par l'orage emporté
Du toit hospitalier qui l'avait abrité,
Elle pleure et gémit, mais ce n'est pas pour elle :
Elle songe aux petits réchauffés sous son aile ,
Qui, surpris par la mort, ne verront pas l'été.

La crainte paternelle était trop légitime :
Notre amoureux prudent trouvant la dot infime,
S'éloigna... Ses serments étaient déjà rompus.
Ainsi la pauvreté fut imputée à crime.
Que de fois un hymen tient à quelques écus !

III.

Le ciel était serein , la nuit silencieuse :
Seuls, les vents murmuraient dans les arbres jaunis ;
La nature exhalait ses parfums... dans leurs nids
Les oiseaux retenaient leur voix mélodieuse..
Derrière ces volets discrets et transparents ,
Dans cette maisonnette au bas de la vallée,
Quel est cet autre oiseau dont les tendres accents
Sur l'arôme des fleurs nous viennent par volée?..
Une vierge, une enfant, belle, pâle, accablée,
Laisse sur le clavier errer ses doigts mourants.

Sa chambrette est bien close, une lampe d'albâtre
Projette sur les murs une molle lueur...
Dans un réchaud pétille une flamme bleuâtre
D'où par degrés s'échappe une lourde vapeur....
O belle jeune fille!.. O ma pauvre Clémence!
(Car c'est elle, ô mon Dieu!... vous l'avez deviné.)
Comment ce noir dessein dans ton âme est-il né?..
Le dégoût de la vie est faiblesse et démence ;
Oh ! pourquoi laisses-tu s'envoler l'espérance
De ton cœur, d'innocence et d'amour couronné ?
Le ciel avait marqué ton front d'un divin signe :
Si le cœur de ton choix de ton cœur fut indigne,
Si, détournant la source impossible à tarir ,
A des biens immortels et divins il préfère
Des biens matériels la trompeuse chimère ,
D'un noble et froid dédain tu devais le punir.
La douleur rend la vie et plus belle et plus chère .
Après avoir souffert pourquoi veux-tu mourir?..

Son cœur bat résolu sous sa robe de moire,
L'éclair de son regard s'élançait vers les cieux,
D'un visage enfantin l'ovale gracieux
Apparaît à travers sa chevelure noire.
Des sanglots dans la voix et des pleurs dans les yeux,
Ses doigts courent fiévreux sur les touches d'ivoire.

.....
Une plainte ineffable, un sourd frémissement,
Mêlaient leur harmonie.... On ne saurait traduire
Les suaves accords que module et soupire
En bémols éplorés le sonore instrument.
La musique est la langue immortelle et divine
Qui révèle à nos sens sa céleste origine
Par un charme enivrant, pur, immatériel ;
Elle épure les cœurs et console les âmes :
L'homme en tous lieux comprend son verbe universel,
Quoiqu'elle emprunte à l'ange et ses ailes de flammes,
Et les sons de sa voix, brillants échos du ciel.
L'âme aime à respirer dans son vaste domaine
Plus riche et moins borné que la parole humaine ;
Pour ses trésors de joie et toutes ses douleurs
Elle trouve une corde aux ondes nuancées
Où vibre l'allégresse où s'épanchent les pleurs ;
Pour tous ses sentiments, pour toutes ses pensées,
Les vents ont des soupirs ; en gerbes cadencées
Les notes dans les airs font éclore des fleurs.

Hélas ! sa voix expire, et sa tête se penche
Comme un oiseau blessé qui tombe de la branche,
Et dont le chant s'éteint sous le plomb du chasseur.
Le gaz empoisonné frappe déjà son cœur.

Déjà son front pâlit, son sein respire à peine,
Elle tombe, et soudain, par un suprême effort
Elle s'est relevée... Est-ce crainte, ou remord?
Une force secrète et l'attire et l'enchaîne...
Une dernière fois elle voudrait encor
Embrasser en mourant le crucifix d'ébène
Où sa mère imprima le baiser de la mort.

L'image du Sauveur dans sa douleur divine
Pend auprès du portrait de son père adoré.
Son vieux père qui dort dans la chambre voisine
A travers le tableau semble avoir soupiré,
La douleur va courber ce front chauve et sacré;
Et la croix de bois noir dans l'ombre s'illumine.

Déjà la pauvre enfant suit l'élan de son cœur.
Mais quel objet d'effroi vient s'offrir à sa vue?...
Elle jette un long cri d'épouvante et d'horreur,
Et recule, l'œil fixe, et la droite étendue...
Plus froide que le marbre elle en a la pâleur.
Soudain par le vieillard sa voix est entendue.
A la hâte, il accourt malgré ses pas tremblants,
(La tendresse d'un père est toujours inquiète)
Fait voler en éclats la porte qui l'arrête;
Comprend tout... les charbons sont encore brillants,
Il appelle Clémence!.. et la chambre est muette.
Clémence, de frayeur, avait caché sa tête
Dans son alcove sombre, aux plis des rideaux blancs.

Quelle apparition soudaine, inattendue,
A jeté la terreur dans cette âme éperdue?...
Est-ce un spectre, est-ce un ange au céleste flambeau
Qui vient pour l'éclairer sur le seuil du tombeau?...

« Là !... » cria-t-elle enfin, « là ! mon père, mon père ! »
Et son doigt désignait la toile au cadre d'or,
« La voilà ! » — Le vieillard sentit sous sa paupière
Couler avec ses pleurs la sueur de la mort.
Il pressa dans ses bras sa fille infortunée,
Livra passage à l'air vivifiant et pur,
Et vit se dessiner sur la blancheur du mur
Le fantôme sauveur :.... une énorme araignée.

Ainsi, ni l'espérance au brillant horizon,
Ni l'amour d'un vieillard, maternelle tendresse,
Ni Dieu, ni l'amitié qu'en se tuant on blesse,
Ni le bonheur, ce rêve au fond d'une prison ;
La nature, les cieux, cette fleur de jeunesse
Qui fait qu'on sent à vivre une douce fierté,
Et l'horreur de la mort, rien n'avait arrêté
Cette enfant sur l'abîme où son âme est ravie.
Elle n'avait trahi ni faiblesse, ni peur,
Et pour un frêle insecte, une folle terreur
Lui rendit la raison, l'espérance et la vie,

Aujourd'hui, belle, heureuse, et le cœur triomphant,
Clémence est mariée et mère de famille.
En songeant au passé, son œil s'humecte et brille
Sur les cheveux dorés de son sixième enfant.

J. LACROIX.

LES DEUX PRINTEMPS.



Excelsior !

I

Lorsque, au seuil du printemps, avril est près d'éclore,
Que la nature en pleurs, au penchant des coteaux,
De son premier sourire a salué l'aurore,
Et qu'au souffle des vents poussent les verts rameaux,

Aux rayons du soleil la terre se réveille :
Son sein jette des fleurs, et semble tressaillir
Comme une jeune mère auprès de la corbeille
Où repose l'enfant dont l'œil vient de s'ouvrir.

Sous l'églantier fleuri, sur l'ormeau qui bourgeonne,
Le rossignol ému commence ses chansons,
Le moineau livre au vent son aile qui frissonne,
Et le merle railleur siffle dans les buissons.

Saluant nos climats, la frileuse hirondelle
Sous le toit paternel commence à se poser ;
Et dans son nid d'amour la colombe fidèle
Du ramier vagabond attend le doux baiser.

Tout sourit, tout renaît, tout soupire et tout aime:
De la saison des fleurs tout chante le retour
Du brin d'herbe à l'insecte, et la vierge elle-même
Dans son cœur de quinze ans sent éclore l'amour.

II.

O printemps des jours, printemps de la vie,
Toi qui viens plus tard briller à nos yeux,
— Quand notre jeunesse est évanouie, —
Et plus éclatant et plus radieux.

Ah ! tu viens aussi, comme la nature,
Epancher sur nous tes biens les meilleurs;
Tu revêts gaîment, splendide parure,
Tes plus chauds rayons, tes plus belles fleurs :

Candeur et beauté, liberté, jeunesse,
Dans ton ciel d'azur étendent leur vol:
Au cœur de l'enfant tu fais, douce ivresse,
Gazouiller l'amour, divin rossignol.

L'amour qui rejoint ce que l'on sépare,
L'amour qui rend bons ceux qui sont méchants,
Et l'enfant sourit, et l'enfant se pare
Des plus beaux attraits, des plus doux penchants.

Il sent à la fois fleurir en son âme,
Comme en un jardin, l'instinct généreux,
Le sentiment pur au nimbe de flamme
Et la poésie au front radieux.

Si toutes ces fleurs dont l'éclat rayonne
D'un parfum divin, suave, enchanté,
Nous donnaient un jour, quand viendra l'automne,
Des fruits savoureux muris par l'été,

Quel bonheur pour tous !... l'humanité fière,
Loin des vieilles mœurs, joug matériel,
Verrait ses enfants ouvrir sur la terre
Avec l'âge d'or les portes du ciel !...

III.

Printemps harmonieux de notre vie, enfance,
Ah ! conserve avec soin ta fragile innocence :
Conserve-la longtemps, comme un riche trésor
Dont chacun des bijoux qui le forment est rare.
Oui, le ciel te permet de t'en montrer avare
Pour t'élever : *Excelsior !*

Excelsior !... ce cri doit être ta devise.
Garde ta loyauté, ta candeur, ta franchise,
Enfant, et que le vrai soit ton noble idéal,
Afin qu'il vienne un jour où, quand tu seras homme,
Chacun, en te voyant, te proclame et te nomme :
Esprit sincère et cœur loyal.

Tu verras bien souvent des gens sur ton passage
Qui mettent à plaisir un masque à leur visage,
Un masque à leurs discours. C'est, dit-on, de bon goût.
L'homme au cœur vil nous montre une face sereine
Pour mieux dissimuler son envie et sa haine...
Eloigne-toi plein de dégoût.

Toi, laisse déborder ton cœur, — c'est un beau rôle! —
Et rayonner ton âme au feu de ta parole.
Qu'importe que tu sois persifflé, combattu
Par d'habiles jongleurs que ta pudeur chagrine!
Ce qui n'est aujourd'hui qu'une grâce enfantine
Sera dans l'homme une vertu!

Que la soif de savoir qui t'agite et te brûle
— Sans que ce stimulant qu'on nommait la fêrule
Vienne éveiller la crainte en tes folâtres jeux, —
Que cette soif qui fait l'artiste, le poète,
Le savant, l'ouvrier, largement satisfaite,
Te rende bon, te rende heureux.

Excelsior!... Pour toi que le travail, l'étude
Deviennent un plaisir, une douce habitude,
Quels que soient ta fortune et ton rang ici-bas.
L'étude, auprès de qui tout bien n'est que fumée,
Amante au chaste front, fidèle bien-aimée,
Qui ne nous quitte qu'au trépas.

Le travail, par qui l'homme a conquis sa couronne
En rendant la matière esclave, et qui lui donne
Le calme de l'esprit et la force du corps:
Le travail, — ce devoir, — qui grandit, qui délivre,
Que nous devons à ceux qui doivent nous survivre
Et qu'ont rempli ceux qui sont morts.

Tes vœux seraient comblés, si tu voulais apprendre
Quels sont les droits auxquels tout homme doit prétendre.
Des droits! toujours des droits, et jamais le devoir,
Quand chaque droit suppose un devoir réciproque!
Tous veulent, — et c'est là le mal de notre époque, —
Donner peu, beaucoup recevoir.

Excelsior !... Il faut réagir dès l'enfance !
Réponds au cri du ciel et de ta conscience,
Que tes pas de l'honneur suivent le grand chemin,
Rends de tes actions ta volonté complice,
Inscris sur ton drapeau : *Devoir et sacrifice*,
Et nous t'applaudirons demain.

Pourtant, n'imité pas ces enfants qui, moroses,
N'aiment pas en avril les lilas et les roses,
Le soleil, les oiseaux, le buisson qui fleurit :
Qui, lassés des plaisirs et des jeux de leur âge,
Sont graves, et jamais n'ont sur leur frais visage
Un rayon qui s'épanouit.

Ne voyant devant eux le monde qu'à distance,
Petits oiseaux déjà fiers de leur importance,
Ils prennent leur essor de duvet tous couverts.
Quand de la vie, hélas ! leur part est la meilleure,
Ils veulent devenir des hommes avant l'heure
En n'imitant que leurs travers.

Puis la jeunesse vient : leur cœur est déjà vide :
Le printemps sur leurs fronts imprimant une ride,
Avec ses doux parfums du ciel bleu s'est enfui :
L'essaim jeune et riant des rêves qui consolent,
Et les illusions de leur esprit s'envolent,
En laissant après eux la tristesse et l'ennui.

La situation dans ce mot se résume :
L'ennui !... Combien de fous, le cœur plein d'amertume,
Le prononcent tout haut d'un air désenchanté,
En usant sans plaisir leur fortune et leur vie !
Mais l'orgueil les arrache à cette douce envie
De goûter du travail la sainte volupté.

Le chœur harmonieux des muses immortelles,
Et les lettres, jamais n'ont sur leurs blanches ailes
Elevé leur esprit vers le beau, vers le bien :
Des hautes régions à la voix qui leur crie :
Dieu, foi, science, amour, humanité, patrie,
Ils sont indifférents, ne croyant plus à rien.

IV.

Excelsior!... Toi suis les verts sentiers, les voies
Où, comme autant de fleurs, naissent toutes les joies :
Que la gaité s'exhale en tes chants, en tes jeux.
L'arbre à fruits au printemps de ses fleurs se couronne :
Avant de devenir un fleuve, la Garonne
N'est qu'un ruisseau limpide au flot capricieux.

L'étude vient après. Chaque chose a son heure.
Elle verse une joie immense, intérieure
Dans le cœur de l'enfant qui l'aime et suit sa loi.
L'accompagne partout, l'éclaire de sa flamme,
Et lorsque le génie éclate dans son âme,
Elle lui dit : « Salut! un jour tu seras roi! »

Les âmes par le bien et par le beau guidées,
Qui, remuant le monde au bruit de leurs idées,
Nous ont transmis leur gloire : Homère, Raphaël,
Galilée et Newton, Watt, Lavoisier, Voltaire,
Tous ceux qui, par l'esprit, règnent sur cette terre,
Lui doivent leur grandeur et leur nom immortel.

De ces rares élus quel éloquent exemple
N'offres-tu pas, Lincoln, à l'œil qui te contemple,
Humble fendeur de bois, né dans la pauvreté!
Par l'étude, au pouvoir, ta pensée est mûrie,
Et tu meurs sur la brèche en sauvant ta patrie,
Martyr de ton devoir et de la liberté!

Les peuples qui, de loin, admiraient ton génie,
Te pleurent. Dors en paix, ta grande œuvre est finie,
Et ta mort réunit ceux qui t'ont combattu.
Elle apprendra du moins au vieux monde où nous sommes
Qu'un grand peuple pour chefs ne choisit que des hommes
Dignes par leur mérite, et grands par la vertu.

V.

Excelsior!... Avant de commencer ta route,
Enfant, si ces leçons ont su te plaire, écoute :
Quelques mots t'apprendront le secret du bonheur.
Ce secret-là n'est certe un secret pour personne.
Contente-toi du peu que le destin te donne,
Et que l'amour sans cesse illumine ton cœur.

Pourquoi de vains désirs tourmenter sa pensée?...
Il ne s'arrête plus dans sa course insensée,
L'homme dont le regard tend trop haut et trop loin :
Quand il meurt, rien encor n'a pu le satisfaire.
Toi, regarde à tes pieds ou dans ton humble sphère,
Et libre tu vivras, sans souci, sans besoin.

Enfin, dans ta maison, sous ce toit qui recèle
Un doux nid où l'amour t'a couvé sous son aile,
Charme ineffable et pur dont nul ne se défend,
Apprends comment on aime... et mesure à ta flamme,
Mesure ce qu'un cœur et de mère et de femme
Peut épancher d'amour au cœur de son enfant.

A cette grande école instruit par la nature,
Garde aux instincts du cœur ta foi naïve et pure.
Aimer, c'est vivre! aimons!.. rien n'est bon que d'aimer.
Nous meurtrirons nos pieds à la ronce, aux épines :
Mais qu'importe?... l'amour a ses douleurs divines.
Il faut ouvrir son cœur et non pas le fermer.

Quand, lassés de combats et de lointaines courses,
Les peuples, attirés par la fraîcheur des sources,
A l'ombre de la paix viendront s'asseoir un jour,
Etablissant de Dieu le règne sur la terre,
De même qu'autrefois nous leurs portions la guerre,
Nous leur apporterons *l'union* par *l'amour* !

A l'œuvre donc, enfants !... de notre chère France
Et du vieux continent vous êtes l'espérance.
Votre jeune avenir cache une mine d'or
Dont les riches filons attendent la lumière.
Ayez la volonté... vous avez la matière !
Excelsior ! Excelsior !



INGRES.

Servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi. (LUCAIN.)

Aux murs de la cité qui t'a donné naissance,
Qui nous racontera, dans leurs détails charmants,
Ingres, tes premiers pas, les jeux de ton enfance,
Les austères leçons de ton adolescence,
L'essor de ton génie et ses tâtonnements?

Depuis que tu n'es plus, une étreinte plus chère
Nous rattache, pieux, à ton doux souvenir.
Vers ton passé nos cœurs aiment à revenir.
Ah! tu connaissais bien notre amitié sincère,
Quand tu nous confiais, comme en un sanctuaire,
Ton œuvre glorieuse et belle d'avenir.

Tu nous aimas aussi. Constamment ton hommage
Fut pour ton Montauban, notre berceau, le tien :
Sur les bords enchantés du sol italien,
Autour du vieux Paris, un beau site, un rivage,
Des coteaux onduleux, te rappelaient l'image
Du pays, dont ton cœur gardait le doux lien.

Sous les arbres touffus du Moustier en ruine,
D'où le regard embrasse au loin l'immensité,
Tu dus, en contemplant, par un beau soir d'été,
Le ciel harmonieux qui de feux s'illumine,
Sentir jaillir en toi l'étincelle divine :
La nature à tes yeux dévoila sa beauté.

A dater de ce jour, ta pensée est en fête,
Le rêve de tes nuits n'a plus de lendemain,
Les projets d'avenir fermentent dans ta tête,
L'art en toi se révèle.... et, te tendant la main,
Des champs de l'idéal te montre la conquête.
— Mais alors devant toi s'ouvre plus d'un chemin.

Lequel choisiras-tu?.. Dans quel superbe moule
Coulera ta pensée au souffle créateur?...
Tu pèses dans ta main le ciseau du sculpteur ;
La palette en beau prisme à tes yeux se déroule ;
La musique, qui sait l'art de charmer la foule,
Murmure à ton oreille un accord séducteur.

Enivré par ses chants, ton cœur vers l'harmonie
S'élance — chaste amour gardé jusqu'au tombeau. —
Ton rêve est incomplet, ta soif est infinie :
Sans cesse tu revois autour de ton berceau,
Parmi tous tes hochets, un magique pinceau.
Ce pinceau de ton père allume ton génie.

Et tu veux de la vie affronter les hasards ;
Et vers Toulouse un jour, sans parti-pris d'école,
Ardent, jeune, inconnu, tuournes tes regards.
Toulouse ! du Midi savante métropole,
Qui, sur son front romain porte, pour auréole,
La couronne de fleurs des lettres et des arts.

Roques, qui fut alors ton maître et ton modèle,
Est certe un peintre habile et d'un talent réel,
Mais au goût de son siècle il est resté fidèle :
Son coloris coquet te glace. A Raphaël
Il était réservé de te montrer le ciel
Où tu dois t'élancer et déployer ton aile.

Telle fut de ton art la révélation :
Du divin Sanzio l'on te montre une toile ;
Un cri sort de ton sein, cri d'admiration !
Ton cœur ému palpite, et ton regard se voile.....
Le beau de sa splendeur te versait un rayon.
— Tu n'as plus maintenant qu'à suivre ton étoile.

Entre tous les élus auxquels, avec fierté,
L'art accordait alors ses faveurs, sa tendresse,
Un s'élevait sur tous, plus grand, plus respecté :
Il avait parmi nous ressuscité la Grèce,
Et ses héros gravaient au cœur de la jeunesse
L'amour de la Patrie et de la Liberté.

Tout le monde a nommé le peintre des *Horaces*,
De la *Mort de Socrate* et du *fameux Serment* :
David, qui le premier fit cesser l'engouement
Pour les contours bouffis des amours et des grâces ;
David, qui du Poussin sut retrouver les traces :
Grand par l'art, la pensée, et par le sentiment.

Quand Watteau, Vanloo, Boucher, de la peinture
Avaient laissé gâiment le sceptre orné de fleurs
Au goût fade et galant de leurs imitateurs,
L'art tombé, s'abreuvant en une source impure,
Avait tout oublié : l'antique et la nature,
L'élégance elle-même et le respect des mœurs.

Il fallut à David une âme bien trempée
Pour réagir. — Luttant au nom du sens commun
Et du bon goût, à l'art il rendit son parfum ;
Chacun de ses tableaux devint une épopée,
Où la leçon morale était développée.
Grand peintre, il fut aussi philosophe et tribun.

Ingres, c'est sous ce maître illustre dont la gloire
Berçait naguère encor tes rêves d'écolier,
Que l'art t'ouvrit son ciel par la porte d'ivoire.
Tu n'avais pas vingt ans, quand dans son atelier
Tu nous peignis Achille, et qu'un noble laurier
Consacra sur ton front ta première victoire.

Ah ! tu vas voir enfin ce sol aimé des cieux,
Cette terre classique en grands hommes fertile,
Où vivent immortels Dante, Horace, Virgile ;
Raphaël, Michel-Ange, artistes radieux.
C'est au pied des autels de ces deux demi-dieux
Que tu vas épurer et ton goût et ton style.

L'espérance et la foi dans tes regards ont lui.
Tu fuis avec transport les rives de la Seine ;
Tu vois Rome, et ton front s'illumine, ébloui
Par le rayonnement de cette antique reine !
Des chefs-d'œuvre de l'art la majesté sereine
Réveillent dans ton cœur le doute évanoui.

Quand l'homme humilié par sa stature infime
Voit soudain se dresser, gigantesques remparts,
Les pitons de granit des monts à haute cime,
Il se sent écrasé. — La beauté dans les arts
A ses sommets aussi, dont nos faibles regards
Ne peuvent soutenir le spectacle sublime.

Le respect et l'effroi t'étreignent tour à tour
Devant cette étonnante et divine phalange :
Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange.
Tu te sens impuissant à les atteindre un jour,
Mais tu veux... il suffit. Raphaël, ton bon ange,
Sans partage, a reçu ton culte et ton amour.

Et cherchant les secrets de ton divin modèle,
Pendant quinze ans, lutteur patient, ignoré,
On te vit remonter de l'art le cours sacré
Pour recueillir du beau la première étincelle :
Le Giotto t'apparut dans l'ombre universelle,
Par le soleil couchant de la Grèce éclairé.

Tu rattachas ainsi, dans sa naïve enfance,
L'art du treizième siècle à ce premier chaînon
Qui, passant par Bysance, arrive au Parthénon.
Peut-être espérais-tu, comprenant ta puissance,
Évoquer parmi nous une autre Renaissance
A laquelle ton œuvre eût attaché ton nom.

En attendant, ployé sous un labeur énorme,
Tu prends à Raphaël son goût, sa pureté :
La raideur de David sous tes doigts se transforme :
Ton dessin calme et pur, empreint de majesté,
S'alliant à la grâce exquise de la forme,
Semble réaliser l'idéale beauté.

Le grand *Vinci* mourant sur la terre française,
Fornarina, *Virgile*, un *Songe d'Ossian*,
— J'en passe, et des meilleurs, — au seuil du Vatican
Te furent inspirés. Le *Vœu de Louis treize*,
Ce chef-d'œuvre rival de la *Vierge à la chaise*,
S'offre à nous éclairé par le soleil toscan.

Ah ! c'est bien là l'antique et suave madone,
Vierge et mère à la fois, tenant sur ses genoux
Le bel enfant divin qui doit mourir pour nous !
Ce beau front chaste et pur qui dans le ciel rayonne,
Ces chérubins, ce roi, le sceptre, la couronne,
Nous furent dédiés. Montrons-nous en jaloux.

De ton esprit enfin s'est envolé le doute.
Tu marches maintenant d'un pas ferme. — Salut !
Mille obstacles jaloux t'attendent au début ;
Beaucoup, moins forts que toi, reculeraient sans doute ;
Mais sans voir les écueils qu'on sème sur ta route
Tu dois t'avancer fier, les yeux fixés au but.

Alors, pauvre d'argent, riche d'expérience,
Emportant ton trésor à la foule voilé,
Tu quittas l'Italie et tu revins en France.
Ton vieux maître David languissait exilé ;
Par de grands noms, plusieurs jeunes, beaux d'espérance,
Le firmament de l'art scintillait étoilé.

Au char impérial, héraults de la victoire,
Là c'est Gérard et Gros qu'illustra le burin ;
Là le fier Girodet et le sombre Guérin ;
Géricault dont la muse a pleuré la mémoire,
Vernet, Scheffer, Robert..., Delacroix, jeune gloire
Qui déjà de l'école a secoué le frein.

Le pinceau de David, dans sa fougue première,
Avait été pour l'art et fécond et puissant ;
Mais bientôt par degrés, l'école, en grandissant,
Avait exagéré son style et sa manière :
Sur la toile elle avait cloué la statuaire
Où le froid lieu-commun remplaçait l'art absent.

Jeune encor, tu compris la tendance funeste,
Ingres, et le premier tu signalas le mal.
L'art n'aime point l'effet pompeux et théâtral,
Ni la convention dans la pose et le geste :
Non, l'art c'est la nature en sa beauté céleste,
L'homme transfiguré dans son type idéal.

Par tes œuvres toujours, souvent par la parole,
— Tu proclamas que l'art n'arrive à la beauté,
Qu'aidé de la nature et de la vérité.
Le *vrai dans l'idéal*, telle fut ta boussole.
Tu ne soupçonnais pas qu'une nouvelle école
Allait surgir, poussant un cri de liberté.

Surpasser ta révolte : au joug académique
Soustraire le talent inspiré, créateur ;
Ériger la nature en seul législateur ;
Détruire le vieux moule où l'on coulait l'antique ;
Peindre l'homme réel, la vie et la couleur ;
Tel fut ce mouvement qu'on nomma *romantique*.

De cette lutte ardente et qui dura longtemps,
Où chacun prit parti pour l'élève ou le maître,
Qui se souvient encor après plus de trente ans?...
L'un, par trop radical, avait sa raison d'être :
L'autre vit son erreur et sut la reconnaître :
Et la paix fut signée entre les combattants.

Dès lors on ne vit plus sur la toile étonnée
Un pompeux Alexandre, un faux Agamemnon,
Un ridicule Oreste, un solennel Enée
Provoquer le fou-rire aux murs du grand salon.
— La scène partagea la même destinée,
De l'immortel Racine héritière sans nom.

Tu parus dans l'arène au milieu du tumulte.
Mais suspect aux deux camps qui luttèrent devant toi,
Chacun d'eux prétendit te ranger sous sa loi.
Alors de toutes parts le sarcasme et l'insulte
Te furent prodigués, quand, fidèle à ton culte,
On te vit conserver ton principe et ta foi.

Et le cœur ulcéré, tu bus la coupe amère,
Fort de ta conscience, invincible soutien.
Pauvre, tu préféras, ainsi qu'au temps ancien,
Une gloire durable au succès éphémère.
Et tu montras alors ton *Saint Symphorien*,
Le *Vœu de Louis treize* et le *Plafond d'Homère*.

La foule qui se porte (ô ciel! qui le croirait!)
Devant ces trois chefs-d'œuvre aux salons du vieux Louvre,
S'arrête indifférente et le regard distrait.
L'homme de goût, lui seul, admire et se découvre.
Pour toi de l'Institut enfin la porte s'ouvre,
L'opinion se forme, et ta gloire apparaît.

De l'immortalité tu vois déjà l'aurore.
La haine en vain voudrait souffler sur ton flambeau :
Succès contemporain ne fut jamais si beau.
Les critiques clameurs te grandissent encore.
Roi de l'art, le génie à ton front fait éclore
Le laurier qui jamais n'ombragea qu'un tombeau.

— Maintenant que la mort nous sépare, il me reste,
De complaisance aveugle et d'erreurs dégagé,
A juger ton pouvoir, ta mission céleste,
Ta manière et ton but. Bravant le préjugé,
Il faut rendre à la muse un droit qu'on lui conteste :
L'art par la poésie a droit d'être jugé.

On dit que la critique, au printemps de ton âge,
Aigrit ton caractère et troubla ton sommeil.
Ce fut une faiblesse. Un grand artiste, un sage,
Par elle doit grandir. Quand l'astre au front vermeil,
Obscurci le *matin*, se lève après l'orage,
Il est plus radieux, car il est le soleil!

Longue fut ta moisson et modeste est ta gerbe.
Aussi tes moindres fleurs un jour seront sans prix.
Mais j'entends murmurer plus d'un critique acerbe
Sur ta lente méthode et ton froid *coloris* :
Étais-ce de ta part calcul et parti-pris
De nier la couleur par un dédain superbe?...

Esprit logique et fier, à l'œuvre irrésolu,
La folle du logis, fougueuse et vagabonde,
N'habita pas ton front. Tu fus l'amant élu
De la pure beauté qui n'est pas de ce monde.
Piocheur infatigable, en ta mine profonde
Vers l'art et l'idéal tu cherchas l'absolu.

L'absolu ! — ta recherche était vaine, insensée. —
L'homme qui le poursuit ne le trouve qu'aux cieux.
Non ! la couleur par toi ne fut pas méprisée :
Tu préféras, de l'âme artiste soucieux,
Au *coloris* brillant qui ne parle qu'aux yeux,
Le *dessin* expressif qui parle à la pensée.

Mais quand tu le voulus, dans toute son ampleur,
— Ce fut un jeu d'enfant, — ta touche magistrale
Trouva la transparence et la chaude couleur :
L'*Odalisque* où sourit la grâce orientale,
Tes *vierges*, tes *docteurs*, ta *Chapelle papale* !
Dans des flots de lumière étalent leur splendeur.

Que te reproche encor l'ignorance ou l'envie?...
Que ton sage pinceau, par des traits saisissants,
Ne sut pas exprimer les accents de la vie.
Mais quelle est cette vie et quels sont ses accents?
Celle de la pensée ou bien celle des sens?..
Veut-on que par le corps l'âme soit asservie?

Non. Ce qui vit en nous, c'est l'âme. Tu la peins
Calme ou passionnée, ignoble ou grande et belle :
Voyez *Symphorien* : l'espérance immortelle,
Le mépris de la mort sont dans ses yeux sereins,
Tandis que ses bourreaux et les soldats romains
S'agitent, exaltés par la haine cruelle.

Qui n'aime votre grâce et votre air ingénu,
Source, *Anadyomène*, et toi belle *Angélique*,
Femmes dont la pudeur voile le torse nu.
Tout l'idéal païen de la beauté plastique
Est en vous, et pourtant votre galbe pudique
Frissonne, il est vivant, nous l'avons reconnu.

La vie!.. elle déborde enfin dans cette sphère
Où tu fis pénétrer l'art divin : le *portrait*.
Molé, Bertin-de-Vaux, ton père, Pastoret,
Vivront, par ta magie, immortels sur la terre.
Sur le masque d'un homme, il te suffit d'un trait
Pour sculpter son esprit, son cœur, son caractère.

Dernier reproche enfin : — Tu n'a jamais pris part
Aux fureurs des partis ; du fond des solitudes
Tu n'a pas su flétrir les lâches servitudes ;
A ton siècle étranger, tu fis de l'art pour l'art :
Et tu ne daignas pas, abaissant ton regard,
Souffler l'enthousiasme au cœur des multitudes.

Oui , ce blâme , sans doute , est par toi mérité ;
Mais tu n'étais pas fait pour la place publique !
Lassé de voir les gens tuer la liberté ,
Qui la veille , fougueux , chantaient la république ,
Le dégoût te saisit , et , devenu sceptique ,
Dans l'art seul ton esprit chercha la vérité .

Oh ! sans doute , il est beau de se mettre à la tête
De toute noble cause ; il est beau de souffrir
Pour un principe vrai jusqu'au dernier soupir ;
C'est là la mission du peintre ou du poète .
Des sentiments du peuple il se fait l'interprète ,
Et souvent son génie éclaire l'avenir .

Mais quelquefois alors sa cause est transitoire .
C'est là le grave écueil à l'artiste mortel :
Pour le peintre sacré la foi n'a plus d'autel ;
Gros , David ne sont plus tout-puissants dans l'histoire
Dès qu'ils ne chantent plus la patrie et la gloire !
L'homme , en son type auguste , est lui seul éternel .

De la création admirant la merveille ,
Ton cœur à cet amour se voua tout entier .
En ce siècle d'argent , ah ! que ton nom réveille
Le feu sacré qui meurt , le talent qui sommeille !
Viens dire aux jeunes gens qui suivent ton sentier :
L'art est un sacerdoce et non pas un métier !

Ton honneur le plus grand , ta gloire la plus pure ,
Ingres , de l'avenir quels que soient les destins ,
C'est d'avoir , sur les pas des maîtres florentins ,
Trouvé le *beau* , le *vrai* dans la simple nature .
A ce titre , parmi les rois de la peinture ,
Tu garderas ton rang dans les siècles lointains .

Montauban , mai 1867 .

STANCES A INGRES

Aux murs de la cité qui t'a donné naissance,
Artistique et guerrière en ses vieux monuments,
Qui nous racontera dans leurs détails charmants,
Ingres, tes premiers pas, les jeux de ton enfance,
Les austères leçons de ton adolescence,
L'essor de ton génie et ses tâtonnements ?

Depuis que tu n'es plus, une étreinte plus chère
La rattache, pieuse, à ton doux souvenir.
Vers ton passé son cœur se plait à revenir.
Ah ! tu connaissais bien son tendre amour de mère
Quand tu lui confiais, comme en un sanctuaire,
Ton œuvre glorieuse et belle d'avenir.

Tu nous aimas aussi. Constanment ton hommage
Fut pour ton Montauban, notre berceau, le tien :
Sous le ciel enchanté du sol italien,
Autour du vieux Paris, un beau site, un rivage,
Des coteaux ondulés, te rappelaient l'image
Du pays, dont ton cœur gardait le doux lien.

Sous les arbres touffus du Moustier en ruine,
D'où le regard embrasse au loin l'immensité,
Tu dus, en contemplant, par un beau soir d'été,
Le ciel harmonieux qui de feux s'illumine,
Sentir jaillir en toi l'étincelle divine :
La nature à tes yeux dévoila sa beauté.

A dater de ce jour, ta pensée est en fête,
Le rêve de tes nuits n'a plus de lendemain,
Les projets d'avenir fermentent dans ta tête,
L'art en toi se révèle... et, te tendant la main,
Des champs de l'idéal te montre la conquête.
— Mais alors devant toi s'ouvre plus d'un chemin.

Lequel choisiras-tu?... Dans quel superbe moule
Coulera ta pensée au souffle créateur?...
Tu pèses dans ta main le ciseau du sculpteur ;
La palette en beau prisme à tes yeux se déroule ;
La musique, qui sait l'art de charmer la foule,
Murmure à ton oreille un accord séducteur.

Enivré par ses chants, ton cœur vers l'harmonie
S'élançe — chaste amour gardé jusqu'au tombeau. —
Ton rêve est incomplet, ta soif est infinie :
Sans cesse tu revois autour de ton berceau,
Parmi tous tes hochets, un magique pinceau.
Ce pinceau de ton père allume ton génie.

Et tu veux de la vie affronter les hasards ;
Et vers Toulouse un jour, sans parti-pris d'école,
Ardent, jeune, inconnu, tu tournes tes regards.
Toulouse ! du Midi savante métropole,
Qui, sur son front romain porte, pour auréole,
La couronne de fleurs des lettres et des arts.

Roques, qui fut alors ton maître et ton modèle,
Est certe un peintre habile et d'un talent réel,
Mais au goût de son siècle il est resté fidèle :
Son coloris coquet te glace. A Raphaël
Il était réservé de te montrer le ciel
Où tu dois t'élancer et déployer ton aile.

Entre tous les élus auxquels, avec fierté,
L'art accordait alors ses faveurs, sa tendresse,
Un s'élevait sur tous, plus grand, plus respecté :
Il avait parmi nous ressuscité la Grèce,
Et ses héros gravaient au cœur de la jeunesse
L'amour de la Patrie et de la Liberté.

Tout le monde a nommé le peintre des *Horaces*,
De la mort de *Socrate* et du fameux *Serment* :
David, qui le premier fit cesser l'engouement
Pour les contours bouffis des amours et des grâces ;
David, qui du Poussin sut retrouver les traces :
Grand par l'art, la pensée, et par le sentiment.

Il fallut à David une âme bien trempée
Pour réagir. — Luttant au nom du sens commun
Et du bon goût, à l'art il rendit son parfum ;
Chacun de ses tableaux devint une épopée
Où la leçon morale était développée.
Grand peintre, il fut aussi philosophe et tribun.

Ingres, c'est sous ce maître illustre dont la gloire
Berçait naguère encor tes rêves d'écolier,
Que l'art t'ouvrit son ciel par la porte d'ivoire.
Tu n'avais pas vingt ans, quand dans son atelier
Tu nous peignis Achille, et que le vert laurier
Consacra sur ton front ta première victoire.

L'espérance et la foi dans tes regards ont lui.
Tu fuis avec transport les rives de la Seine ;
Tu vois Rome, et ton front s'illumine, ébloui
Par le rayonnement de cette antique reine !
Des chefs-d'œuvre de l'art la majesté sereine
Réveillent dans ton cœur le doute évanoui.

Quand l'homme humilié par sa stature infime
Voit soudain se dresser, gigantesques remparts,
Les pitons de granit des monts à haute cime,
Il se sent écrasé. — La beauté dans les arts,
A ses sommets aussi, dont nos faibles regards
Ne peuvent soutenir le spectacle sublime.

Le respect et l'effroi t'étreignent tour à tour
Devant cette étonnante et divine phalange :
Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange.
Tu te sens impuissant à les atteindre un jour,
Mais tu veux... il suffit. Raphaël, ton bon ange,
Sans partage, a reçu ton culte et ton amour.

Et cherchant les secrets de ton divin modèle,
Pendant quinze ans, lutteur patient, ignoré,
On te vit remonter de l'art le cours sacré
Pour recueillir du beau la première étincelle :
Le Giotto t'apparut dans l'ombre universelle,
Par le soleil couchant de la Grèce éclairé.

Tu rattachas ainsi, dans sa naïve enfance,
L'art du treizième siècle à ce premier chaînon
Qui, passant par Byzance, arrive au Parthénon.
Peut-être espérais-tu, comprenant ta puissance,
Évoquer parmi nous une autre Renaissance
À laquelle ton œuvre eût attaché ton nom.

En attendant, ployé sous un labeur énorme,
Tu prends à Raphaël son goût, sa pureté ;
L'ardeur de David sous tes doigts se transforme ;
Ton dessin calme et pur, empreint de majesté,
S'alliant à la grâce exquise de la forme,
Semble réaliser l'idéale beauté.

De ton esprit enfin s'est envolé le doute.
Tu marches maintenant d'un pas ferme. — Salut !
Mille obstacles jaloux t'attendent au début ;
Beaucoup, moins forts que toi, reculeraient sans doute ;
Mais sans voir les écueils qu'on sème sur ta route
Tu dois t'avancer, fier, les yeux fixés au but.

Alors, pauvre d'argent, riche d'expérience,
Emportant ton trésor à la foule voilé,
Tu quittes l'Italie et tu revois la France.
Ton vieux maître David languissait exilé ;
Par de grands noms, plusieurs jeunes, beaux d'espérance,
Le firmament de l'art scintillait étoilé.

Au char impérial, hérauts de la victoire,
Là c'est Gérard et Gros qu'illustra le burin ;
Là le fier Girodet et le sombre Guérin ;
Géricault dont la muse a pleuré la mémoire,
Vernet, Scheffer, Robert..., Delacroix, jeune gloire
Qui déjà de l'école a secoué le frein.

Le pinceau de David, dans sa fougue première,
Avait été pour l'art et fécond et puissant ;
Mais bientôt, par degrés, l'école, en vieillissant,
Avait exagéré son style et sa manière.
Sur la toile elle avait élu le statuaire
Où le froid lieu-commun remplaçait l'art absent.

Jeune encor, tu compris la tendance funeste,
Maître, et le premier tu signalas le mal.
L'art n'aime point l'effet pompeux et théâtral,
Ni la convention dans la pose et le geste ;
Non, l'art c'est la nature en sa beauté céleste,
L'homme transfiguré dans son type idéal.

Par tes œuvres toujours, souvent par la parole,
— Tu proclamais que l'art n'arrive à la beauté,
Qu'aidé de la nature et de la vérité.
Le *vrai dans l'idéal*, telle fut ta boussole.
Tu ne soupçonnais pas qu'une nouvelle école
Allait surgir, poussant un cri de liberté.

Surpasser ta révolte ; au joug académique
Soustraire le talent inspiré, créateur ;
Ériger la nature en seul législateur ;
Détruire le vieux moule où l'on coulait l'antique ;
Tel fut ce mouvement qu'on nomma *romantique*,
Proclamant le *réel, la vie et la couleur*.

Tu parus dans l'arène au milieu du tumulte.
Mais suspect aux deux camps qui luttaient devant toi,
Chacun d'eux prétendit te ranger sous sa loi.
Bientôt de toutes parts le sarcasme et l'insulte
Te furent prodigués, quand, fidèle à ton culte,
On te vit conserver ton principe et ta foi.

Et, le cœur ulcéré, tu bus la coupe amère,
Fort de ta conscience, invincible soutien.
Pauvre, tu préféras, ainsi qu'au temps ancien,
Une gloire durable au succès éphémère.
Et tu montras alors ton *Saint Symphorien*,
Le *Vœu de Louis treize* et le *Plafond d'Homère*.

La haine en vain voudrait souffler sur ton flambeau ;
De l'immortalité tu vois déjà l'aurore.
Succès contemporain ne fut jamais si beau.
Les critiques clameurs te grandissent encore.
Roi de l'art, le génie à ton front fait éclore
Le laurier qui jamais n'ombragea qu'un tombeau.

— Maintenant que la mort nous sépare, il nous reste,
De complaisance aveugle et d'erreurs dégagé,
A juger ton pouvoir, ta mission céleste,
Ta manière et ton but. Bravant le préjugé,
Il faut rendre à la muse un droit qu'on lui conteste :
L'art par la poésie a droit d'être jugé.

On dit que la critique, au printemps de ton âge,
Aigrit ton caractère et troubla ton sommeil.
Ce fut une faiblesse. Un grand artiste, un sage,
Par elle doit grandir. Quand l'astre au front vermeil,
Obscurci le matin, se montre après l'orage,
Il est plus radieux, car il est le soleil !

Longue fut ta moisson et modeste est ta gerbe ;
Aussi tes moindres fleurs un jour seront sans prix.
Mais j'entends murmurer plus d'un critique acerbe
Sur ta lente méthode et ton froid coloris :
Était-ce de ta part calcul et parti-pris
De nier la couleur par un dédain superbe ?...

Esprit logique et fier, à l'œuvre irrésolu,
La folle du logis, fougueuse et vagabonde,
N'habita pas ton front. Tu fus l'amant élu
De la pure beauté qui n'est pas de ce monde.
Piocheur infatigable, en ta mine féconde,
Vers l'art et l'idéal tu cherchas l'absolu.

L'absolu! — ta recherche était vaine, insensée. —
L'homme qui le poursuit ne le trouve qu'aux cieux.
Non! la couleur par toi ne fut pas méprisée :
Tu préféras, de l'âme artiste soucieux,
Au *coloris* brillant qui ne parle qu'aux yeux,
Le *dessin* expressif qui parle à la pensée.

Mais quand tu le voulus, dans toute son ampleur,
— Ce fut un jeu d'enfant, — ta touche magistrale
Trouva la transparence et la chaude couleur :
L'*Odalisque* où sourit la grâce orientale,
Tes *vierges*, tes *portraits*, ta *Chapelle papale*,
Dans des flots de lumière étalent leur splendeur.

Que te reproche encor l'ignorance ou l'envie?...
Que ton sage pinceau, par des traits saisissants,
Ne sut pas exprimer les accents de la vie.
Mais quelle est cette vie aux sonores accents?
Celle de la pensée ou bien celle des sens?...
Veut-on que par le corps l'âme soit asservie?

Non. Ce qui vit en nous, c'est l'âme. Tu la peins
Calme ou passionnée, ignoble ou grande et belle :
Voyez *Symphorien* : l'espérance immortelle,
Le mépris de la mort sous dans ses yeux sercins,
Tandis que ses bourreaux et les soldats romains
S'agitent, exaltés par la haine cruelle.

Qui n'aime votre grâce et votre air ingénu,
Source, Anadyomène, et toi belle *Angélique*,
Femmes dont la pudeur voile le torse nu.
Tout l'idéal païen de la beauté plastique
Est en vous, et pourtant votre galbe pudique
Frissonne, il est vivant, nous l'avons reconnu.

La vie !... elle déborde enfin dans cette sphère
Où tu fis pénétrer l'art divin : le *portrait*.
Molé, Bertin-de-Vaux, Belvéze, Pastoret,
Vivront, par ta magie, immortels sur la terre.
Sur le masque d'un homme, il te suffit d'un trait
Pour sculpter son esprit, son cœur, son caractère.

Dernier reproche enfin : — Tu n'as jamais pris part
Aux fureurs des partis ; du fond des solitudes
Tu n'as pas su flétrir les lâches servitudes ;
A ton siècle étranger, tu fis de l'art pour l'art ;
Et tu ne daignas pas, abaissant ton regard,
Souffler l'enthousiasme au cœur des multitudes.

Oui, ce blâme, sans doute, est par toi mérité ;
Mais tu n'étais pas fait pour la place publique !
Lassé de voir les gens tuer la liberté,
Qui la veille, fongueux, chantaient la république,
Le dégoût te saisit, et, devenu sceptique,
Dans l'art seul ton esprit chercha la vérité.

Oh ! sans doute, il est beau de se mettre à la tête
De toute noble cause ; il est beau de souffrir
Pour un principe vrai jusqu'au dernier soupir ;
C'est là la mission du peintre ou du poète.
Des sentiments d'un peuple il se fait l'interprète,
Et souvent son génie éclaire l'avenir.

Mais quelquefois alors sa cause transitoire
Se démode, et l'écueil à l'artiste est mortel :
Pour le peintre sacré la foi n'a plus d'autel ;
Gros, David ne sont plus tout-puissants dans l'histoire
Dès qu'ils ne chantent plus la patrie et la gloire !
L'homme, en son type auguste, est lui seul éternel.

De la création admirant la merveille,
Ton cœur à cet amour se voua tout entier.
En ce siècle d'argent, ah ! que ton nom réveille
Le feu sacré qui meurt, le talent qui sommeille !
Viens dire aux jeunes gens qui suivent ton sentier :
L'art est un sacerdoce et non pas un métier !

Ton honneur le plus grand, ta gloire la plus pure,
Ingres, de l'avenir quels que soient les destins,
C'est d'avoir, sur les pas des maîtres florentins,
Trouvé le *beau*, le *vrai* dans la simple nature.
A ce titre, parmi les rois de la peinture,
Tu garderas ton rang dans les siècles lointains.

J. Milliès Lacroix.



LE 14 JUILLET 1872



ROYALISTES ET RÉPUBLICAINS



Royaliste : le cas est extraordinaire,
De quelle toque es-tu coiffé ?..
Tu deviens depuis peu révolutionnaire,
O toi, conservateur fieffé !

Tu conservas si bien, suivant ta vieille règle,
L'affreux Badingue et tout son clan,
Qu'on croit rêver... Pourtant il n'était pas un aigle
Le capitulard de Sedan.

Tu conservas si bien notre antique héritage,
O conservateur énervé,
Et notre vieil bonheur, qu'on dit : « C'est grand dommage
Qu'il se soit si mal conservé ! »

. . .

Quand, fidèle au succès et protecteur du crime,
Tu sacrais tes rois de carton,
Le fier républicain, éternelle victime,
Embrassait ta cause, ô Caton !

D'un côté, la fortune, avec l'ordre factice,
Faveurs, hochets, servage vil ;
De l'autre, le devoir, le droit et la justice,
La mort, la misère, l'exil,

Car ceux à qui l'honneur, le devoir, la science
Tracent d'inexorables lois,
Ceux qui marchent d'accord avec leur conscience
N'ont jamais l'embarras du choix.

En musique, un ton faux de la voix la plus douce
Du plus merveilleux instrument
Blesse l'oreille ; un sage, en morale, repousse
Tout subtil accommodement.

Ils bravaient, ces héros, la prison, le martyr,
Et l'arbitraire souverain ;
Le visage éclairé d'un céleste sourire,
Ils s'avançaient le front serein.

Eh ! qu'importe ce flot d'amertumes cruelles,
Legs fatal d'un triste passé !
Par l'âpre volupté des choses immortelles
N'est-on pas trop récompensé ?...

. . .

Longtemps, du bon public sans encourir les blâmes,
Souvent trompé, toujours trompeur,
En seigneur souverain tu régnas sur les âmes
Par l'ignorance et par la peur.

« — Le Français, — disais-tu, — vantard, léger, mobile,
Est brave et vaillant au combat ;
Mais au sein de la paix, sybarite et servile,
Il n'est bon qu'à porter le bât.

• Envieux, de désirs son cerveau toujours brûle,
• Mais il se glace au moindre échec,
• C'est un enfant qu'il faut mater par la férule,
• Par l'étrivière et le pain sec.

• C'est à moi de guider son inexpérience.
• En tutelle, le tapageur!... •

— Ah! vous calomniez ce bon peuple de France,
Qui depuis longtemps est majeur.

Nul ne sait mieux que lui diriger ses affaires,
Ses intérêts matériels,
Vivre en paix. — Quel besoin a-t-il de mandataires
Faillibles et perpétuels?

Mieux que vous, il saura, loyal, prudent et sage,
Se conduire et fuir le danger;
Mais vous ne voulez pas qu'il se jette à la nage
De peur qu'il n'apprenne à nager.

Votre rêve est un peuple, à l'enfance éternelle,
Formé d'ignorants, de bigots.
Lui n'aspira jamais à vous mettre en tutelle :
Vos droits à ses droits sont égaux.

Soyez francs. Défenseurs de vos prérogatives,
Dans vos banquets comme au pouvoir,
Vous ne pouvez souffrir que de nouveaux convives
A vos côtés viennent s'asseoir.

Fraichement soulevés hors du flot populaire,
De vos privilèges jaloux,
Votre pied, dans la mer, rejette avec colère
Ceux qui s'élèvent après vous.

Ainsi, votre égoïsme aisément nous explique
Le secret de votre fierté,
Vos sauvages fureurs contre la République,
La haine de la liberté.

Quand sur nos fronts bénis la République sainte
Tendra ses rameaux triomphants,
Bonne mère, la loi, dans une douce étreinte
Reunira tous ses enfants.

L'ordre sera fondé par l'école. Ce signe
Remplace un vieux *sabre sauveur*.
La fonction devient la palme du plus digne
Et non le prix de la faveur.

Puis, le travail ouvrant dans nos champs, dans nos villes
Des horizons inattendus,
Adieu les coups-d'Etat et les guerres civiles ! . . .
— Vous criez : « Nous sommes perdus ! »

Rien ne vous empêchait de *conserver* encore
Une République de nom.
Le peuple est si naïf, qu'il vous eût laissé clore
Sa grande révolution ;

Mais, l'intérêt mesquin de deux ou trois couronnes
A vos instincts vous fait mentir ;
Vous osez du pouvoir ébranler les colonnes
Au risque de tout engloutir.

Factieux insensés, puisqu'à l'œuvre commune
On vous avait conviés tous
Et que vous méprisez une telle fortune.
On saura bien faire sans vous.

Oui, vous êtes perdus, mais sauve est la Patrie!
Vieux pays du Gaulois altier,
Tu n'es plus gouverné par une coterie,
Mais par le peuple tout entier.

. . .

Quand le monde étonné s'éveille à la lumière
De ton principe éblouissant,
Après l'invasion barbare et meurtrière,
Après tant de honte et de sang

Et le terrible affront dont souilla notre joue
Une stupide autorité,
Faut-il voir des Français te lancer de la boue,
Divine et pure liberté!

Toi qui ne fus jamais l'auteur ni la complice
De nos cataclysmes sanglants,
Toi, la vierge idéale et la libératrice,
Qu'on attend depuis deux mille ans.

— C'est leur patriotisme. — Et l'on te calomnie
Par des traits méchants et moqueurs.
Afin de prolonger notre lente agonie
On te dénonce à nos vainqueurs.

On fait plus. On s'épuise en entreprises vaines
Pour te tuer, ô trahison !
A l'heure où la patrie ouvre ses quatre veines
Afin de payer sa rançon.

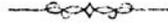
• •

Mais, vains efforts ! — Ciel bleu , terre en fleurs, moisson blonde
Nous sent éléments après l'ouragan furieux.
Une aube de bonheur se lève sur le monde ,
Ceignant d'une auréole un vieillard glorieux.

Nous pouvons , confiants , renaitre à l'espérance :
Le peuple , infatigable en ses vaillants efforts ,
Travaille ; et le travail qui doit sauver la France ,
Source de tous les biens , nous verse ses trésors .

Suivons le Washington nouveau ! Plus d'adversaire.
C'est lui qui nous peignit le soleil qui brillait
Le jour que nous fêtons en cet anniversaire ,
Jour d'affranchissement , *le quatorze juillet !*

RENAISSANCE



I

Nobles cœurs endormis sous la pierre glacée,
Qui de tous les progrès fûtes les défenseurs
Et de la liberté les vaillants précurseurs,
Je vous dois aujourd'hui ma première pensée.
Vous qui, héros obscurs dans l'ombre ensevelis
Ou martyrs glorieux enivrés d'espérance,
N'avez jamais douté du réveil de la France,
Ah ! soyez satisfaits, vos vœux sont accomplis.
Fiers de ce grand réveil, si vous pouvez descendre
Jusqu'à nous, des hauteurs du séjour sidéral,
A l'heure où l'aube naît, où sourit floréal,
Venez, de vos tombeaux va tressaillir la cendre.

II

Quand la hâche à la main, le hardi pionnier,
Des forêts, vert cahos, n'est plus le prisonnier
Dans l'immense savane,.... heureux plus que Moïse,
Sans se croire pourtant au terme du chemin,
Il est maître du sol qu'a défriché sa main,
Et se repose enfin dans la terre promise,

C'est ainsi, de nos jours, sur notre sol gaulois,
Que l'homme de progrès qui n'assigne qu'aux lois
D'un pouvoir respecté la vertu souveraine,
Après mille ans d'efforts vers ce règne idéal,
S'assied plein d'espérance, aspirant l'air vital,
Semeur, dans le sillon prêt à jeter sa graine.

Vieux pionnier moral, il s'est débarrassé
D'une flore sauvage, orgueil d'un long passé,
Qui des peuples enfants troublait la conscience :
Dol, calomnie, erreurs, préjugés odieux,
— Fouillis inextricable — en n'employant contr'eux
Que la raison pour arme avec la patience.

La *raison*, pur foyer, que maîtres et vainqueurs
En tout lieu s'efforçaient d'éteindre dans les cœurs,
Mais dont incessamment se ravivait la flamme ;
Eclair mystérieux, pur, immatériel,
Qui tend à rapprocher l'humanité du ciel,
Flambeau que Dieu lui-même alluma dans notre âme.

La *patience* douce et que Jésus aima ;
Cette vertu des forts, qui, seule, désarma
L'implacable fureur des tyrans qu'elle brave ;
Qui, pendant qu'on noyait les chrétiens dans le sang,
Des intérêts ligués malgré l'effort puissant,
Fit triompher la croix, émancipa l'esclave.

Enfin dans sa splendeur se lève l'avenir
Sur notre beau pays qui semble rajeunir
Après tant de malheurs, après l'immense chute...
Dès l'aube, on peut déjà pressentir, voir le jour
Qui sera la concorde et la paix et l'amour,
Tandis que le passé fut la haine et la lutte.

Comme l'Américain, ce noble parvenu,
Au pays de Colomb débarqué pauvre et nu,
Qui, par son énergie, a tout créé,... nous-même
Si nous ne pouvons plus conquérir maintenant,
Par la charrue, un monde, un vaste continent,
Nous avons à résoudre un plus grave problème.

Ce problème si beau, tant de fois agité,
D'où dépendent la paix, l'ordre, la liberté
D'un peuple qui l'attend comme un divin Messie,
N'est pas, comme on l'a dit, impossible, absolu,
Car nos frères, au loin, l'ont déjà résolu.
Vous l'avez tous nommé : c'est *la Démocratie*.

Des partis néanmoins entendez les clameurs :
« Nous sommes, disent-ils, par nos climats, nos mœurs,
« Fatalement voués à toute servitude. »
— Eh quoi ! selon qu'on naît sur la Manche ou l'Hudson,
Le mot Justice change et de sens et de son !
La morale diffère avec la latitude !

On sent l'absurdité d'un tel raisonnement.
— Ils prétendent encore qu'un *Self-Government*
Ne saurait exister qu'avec un peuple d'anges.
Pour nous, anges déchus, un régime si beau
Est bien mort. — Mais Lazare est sorti du tombeau
Et la Démocratie a déchiré ses langes.

A tout homme, bourgeois ou noble ou plébéien,
Elle dit : « Je te sacre et libre et citoyen,
Nul ne viendra troubler ta volonté sereine.
Pense, parle, travaille, agis ; je te fais roi,
Mais respecte les droits de tes égaux. La loi
Doit toujours limiter ta grandeur souveraine.

Recherche dans les lois, la science et les arts,
Le vrai, le beau, le juste ;..... et lorsqu'à tes regards,
Viendra se dévoiler quelque vérité neuve,
Parle, proclame-là sans faiblesse et sans peur,
Pour être converti si tu dis une erreur,
Ou pour nous convertir si tu fournis la preuve.

Va, tu peux désormais, selon ton bon plaisir,
Travailler isolé dans la foule, ou choisir
Les vaillants compagnons d'une utile alliance.
L'homme, par l'union, sympathique parfum,
Met son activité, sa pensée en commun,
Et décuple sa force et son intelligence.

L'ouvrier, le savant, une main dans la main,
 Tendant au même but par un double chemin,
 Déplacent des États le pivot séculaire.
 L'échange, le produit règnent..... et le travail
 N'est plus le châtement, le sombre épouvantail
 Dont Dieu nous affligea dans un jour de colère.

Le travail, ce devoir de notre humanité,
 Qui fut jadis maudit, est réhabilité.
 Le moderne héros brille dans l'industrie,
 Sous la veste ouvrière ou l'habit du mineur ;
 La mine et l'atelier sont les vrais champs d'honneur
 Où ces soldats obscurs tombent pour la patrie.

Pour fuir des passions le souffle décevant,
 Pense et crois. — Que ton cœur soit un temple vivant
 Ouvert à la clarté de la vie immortelle.
 Défends la liberté qu'on représente en vain
 Hostile, par principe, au sentiment divin.
 La foi, sur un sol libre, est plus pure et plus belle.

Je donne à tout enfant droit à l'instruction.
 La liberté sans elle est une illusion,
 Car par le savoir seul l'esclave devient maître.
 Que des jeunes esprits rien n'entrave l'essor.
 Sache que la science est un commun trésor,
 Trésor accumulé qu'à tous je dois transmettre.

L'homme qui d'électeur a le titre sacré,
Doit du moins au pays un suffrage éclairé.
Dans la direction de la barque commune,
Lorsque chacun de nous a sa part de travail,
Debout à la manœuvre, ou bien au gouvernail,
Sachons que nous portons la France et sa fortune.

Si la paix est inscrite en notre code humain,
N'oublions pas, d'ailleurs, que la guerre demain
Peut encore emboucher sa trompette de cuivre ;
Qu'aujourd'hui chaque enfant doit devenir soldat,
Et qu'un soldat lettré, comptant double au combat,
Nous forcerons ainsi la victoire à nous suivre.

Des générations de savants, de penseurs,
Elevant au-dessus des nations, ses sœurs,
Notre France, héritière et d'Athènes et de Sparte,
Ont imprimé le sceau de la gloire à son front ;
Mais rien ne peut, hélas ! atténuer l'affront
Que lui font les points noirs constellés sur sa carte.

Ces points noirs, trop nombreux, représentent la nuit
Où sont encor plongés, sous un passé détruit,
Tous ceux que l'ignorance a frappés d'anathème.
O progrès radieux, suffrage universel,
Émancipe l'esprit, rends le pain et le sel
A ces déshérités attendant leur baptême ?....

Le mal est là, profond, et recèle un danger
Que nous ne devons pas à plaisir prolonger,
Car du corps social la tête est solidaire.
D'ailleurs, nous grandirons de leur avènement :
Maint esprit, caillou brut, jaillira diamant,
Qui sortira taillé des mains du lapidaire.

Tous seront appelés, beaucoup seront élus ;
Et l'étranger railleur, du moins, ne verra plus
Sur nos frères peser de honteuse tutelle.
La France plus puissante atteindra les sommets,
Et le jour chassera l'ombre, sans que jamais
Nous puissions voir la fin de leur lutte éternelle. »

III

Et maintenant, Français, de la patrie en deuil
Miraculeusement échappée au cercueil,
Nous devons relever la grandeur, la puissance.
Formant une famille et non plus un troupeau,
Nous pouvons, abrités aux plis de son drapeau,
Faire assister le monde à notre Renaissance.

Entendez-vous sa voix?... « Entre vous, mes enfants,
« Plus de partis vaincus, de partis triomphants ;

« Si vous m'aimez, dit-elle, exaucez ma prière.
« Assez et trop longtemps vous fûtes séparés. »
— Voyez, elle nous tend ses deux bras éplorés.
On ne résiste pas aux baisers d'une mère.

JULES MILLIÉS-LACROIX

3 mai 1876.

L'INSTRUCTION

Est-ce pour cadencer des vers, remplir un rôle,
Que j'ai songé ce soir à prendre la parole
Devant vous, ô mes chers amis ?
Non, subissant l'attrait d'un plus noble mobile,
Je viens causer progrès, liberté, paix civile ;
Sujets scabreux naguère et maintenant permis.

— Quoi ! direz-vous, les cours d'un nouvel Athénée
Convoyant dans ces murs une foule étonnée,
Fière d'apprendre et de savoir,
Qu'ont-ils à démêler avec la politique ?...
— Beaucoup, puisque chacun, sous une République
Doit connaître ses droits et faire son devoir.

Puisque dans un pays d'universel suffrage
Des hommes attachés aux abus d'un autre âge,
Malgré nos mœurs, malgré nos lois,
Prétendant, à leur pas, faire marcher la France,
Se flattent de régner encor par l'ignorance.
Contre eux nous défendons le libre esprit gaulois.

L'ignorance a pesé sur des peuples sans nombre
Depuis les temps anciens. Plongés dans la nuit sombre,
Courbés sous un rude fardeau,
Lazares, du sépulcre ils ont brisé la pierre,
Et leurs regards se sont ouverts à la lumière
Quand de Quatre-vingt-neuf s'alluma le flambeau.

Saluons ce grand jour d'immortelle victoire
Qui doit marquer pour tous une ère dans l'histoire,
Un grand pas de l'humanité ;
Ce jour où tant de serfs sous des drapeaux contraires
Pour la première fois se reconnurent frères,
Aux lueurs du nouveau Sinaï : Liberté.

Car dès lors la raison luit sur la conscience :
Les lettres et les arts, l'histoire, la science,
Fleuves des sommets descendus,
S'écoulent, des États fécondant le domaine ;
L'esprit grandit, s'épure, et l'industrie humaine
Ouvre des horizons nouveaux, inattendus.

Vous parlerai-je ici des splendides merveilles
Dont pendant soixante ans de labeurs et de veilles
Ce siècle a vu la floraison ?
L'homme dans son essor ne connaît plus d'obstacles,
Les miracles font place à de nouveaux miracles
Et chaque découverte étonne le raison.

Mais ne soyons pas trop fiers de notre auréole,
Malgré que le savant ait trouvé sa boussole
Et, qu'observateur sérieux,
Il marche maintenant guidé par une étoile,
Il n'a pu soulever encor qu'un pan du voile
Qui cache à nos regards l'Hermès mystérieux.

Un aveugle à qui l'art vient de rendre la vue
S'extasie à l'aspect de sa chambre exigüe
Sous un pâle rayon vermeil ;
Mais quelle est sa surprise, au sein de la nature,
En face de la mer, des champs, de la verdure,
De la splendeur des cieux, de l'éclat du soleil !

Nous sommes cet aveugle. Un soleil de décembre
Pèse encor sur nos yeux dans une étroite chambre ;
Nous voyons sans ordre et sans choix.
Mais la scène sera luxuriante et belle
Lorsque de l'univers la science nouvelle
Découvrira l'arcane et fixera les lois.

Le grand jour est encor lointain : mais pour atteindre
Ce but éblouissant qui ne saurait éteindre
En nous la soif de l'infini,
Nous n'avons pas besoin du levier d'Archimède.
Il nous suffit, messieurs, d'appeler à notre aide
Celui qui du festin fut trop longtemps banni :

Le peuple. Oui, le peuple et des champs et des villes,
Qu'on nommait autrefois *multitudes serviles*.

Ces travailleurs laborieux
N'ont jamais eu leur part du céleste héritage,
Des trésors de l'esprit amassés d'âge en âge
Par l'effort le génie et l'art de nos aïeux.

Pourtant, comme on l'a dit en paroles de flamme,
Ce n'est pas seulement le pain qui nourrit. L'âme
Pour tendre au bien et finir le mal,
L'âme a des appétits divins à satisfaire.
Si par son corps mortel elle touche à la terre,
Sans cesse elle poursuit son vol vers l'idéal.

Or, de cette phalange, à la chaîne infinie,
Sortiront plus nombreux des hommes de génie
Et des inventeurs de tout rang.
Ces collaborateurs pris à la dernière heure
Sauront rendre à la fois leur fortune meilleure
Et la France plus libre avec un nom plus grand.

L'*Instruction*, — il faut le proclamer sans phrase,
De la démocratie est la solide base.

Amis, c'est par l'instruction,
Par l'instruction seule, avant quelques années,
Que le peuple atteindra ses hautes destinées
Par une graduelle et lente ascension.

Nos maîtres savaient bien que ce qui fait la force
D'un chêne, c'est le cœur du chêne et non l'écorce,
D'un homme, ce n'est pas sa chair
Mais son âme. Ils savaient dès longtemps, par principe,
Que, lorsque par l'esprit, l'esclave s'émancipe,
Il devient aussitôt et plus digne et plus fier.

Aussi, pour maintenir leurs sujets en tutelle
Par une autorité prétendue éternelle
N'ont-ils pas eu d'autres moyens,
De nos jours, que de rendre illusoire et frivole
Le baptême sacré que leur verse l'école
Et qui, seul, les élève au rang de citoyens.

Un jour, la politique et l'esprit de système,
Et la peur du travail au menaçant problème
Firent sombrer la liberté ;
Du champ d'instruction on rétrécit l'espace ;
Le progrès brilla, mais ce n'est qu'à la surface
Que son soleil versa la chaleur, la clarté.

Il s'agit aujourd'hui de renouer la chaîne
D'une tradition qui fut républicaine.
Jusqu'aux plus sombres profondeurs,
Faisons donc pénétrer la vie et la lumière
Pour faire triompher l'esprit de la matière.
A l'œuvre les savants ! A l'œuvre les penseurs !

Quand tous les ouvriers de la saison nouvelle
Seront là, la moisson sera cent fois plus belle ;
Messidor après Floréal !
Et si notre beau rêve un jour se réalise
Nous aurons fondé — car le savoir moralise, —
Le véritable ordre moral.

Que tous soient appelés au champ-clos de l'étude !
Chacun selon ses goûts, selon son aptitude,
Y saura prendre son essor.
Inscrivons dans nos cœurs et sur notre bannière
Ce cri de Michelet mourant : *De la lumière !*
De la lumière, amis, de la lumière encor !

Jules MILLIÈS-LACROIX.

Montauban, le 26 décembre 1877.



LE 22 SEPTEMBRE

1792

Le voile est déchiré ! les cieux se sont ouverts
Aux éclats de la foudre, aux lueurs des éclairs
Comme aux antiques jours du Sinaï biblique !
Nos pères, en ce jour et si grand et si beau,
Du grand Quatre-Vingt-Douze allumant le flambeau,
Ont proclamé la République !

La France féodale est une Nation ;
Nos élus, les géants de la Convention,
Luttent à la tribune et luttent sur la Sambre ;
Tout homme est citoyen, plus de grands, plus de roi ;
Désormais l'on n'a plus qu'un seul maître : la Loi !
Saluons le *Vingt-Deux-Septembre !*

Remarquons en passant le doigt du Créateur.
Précisément le jour où le législateur
Fait jaillir de son front l'idée et la lumière
Qui vont renouveler le pacte social,
Ce jour est le premier du cycle sidéral,
Et l'an commence à Vendémiaire.

Salut ! tu vas enfin naître à la liberté,
Peuple ; sur la raison et sur la vérité
Pour la première fois ton avenir se fonde,
Solide fondement plus dur que le granit.
— France, l'ardent flambeau qui brille à ton zénith
Bientôt éclairera le monde.

Pourtant, après avoir doté les nations
Des biens qu'auront semés tes révolutions,
Souvent tu subiras une éclipse éphémère ;
Tu devras prodiguer et ton sang et tes pleurs
Pour t'affranchir encore. Il faut, par des douleurs
Payer le bonheur d'être mère.

Car si tu parais grande aux yeux de l'univers,
S'il te faut tour à tour subir, rompre tes fers,
T'user dans les combats et dans le sacrifice,
C'est que, portant au front le sceau des rédempteurs,
Sans cesse tu gravis les sublimes hauteurs
Où vit l'éternelle justice.

Et c'est ton dévouement pour les déshérités,
Qui, déchainant sur toi tant de sots ameutés,
Prépara tes revers et consacra ta gloire.
Sois sans crainte aujourd'hui ; l'arme du bulletin
A toute cause juste assure le destin
D'une triomphante victoire.

En avant ! — Mais surtout, sache éviter l'écueil
Qui faillit tant de fois te coucher au cercueil :
Bannis la force aveugle, use de patience.
Le peuple souverain est le nombre et le droit,
Réformes et bienfaits lui viendront par surcroît,
Par la Liberté, la Science.

Trop longtemps éclipsé sous le boisseau des forts,
Le *Savoir* à chacun va verser ses trésors.
Grâce à l'instruction féconde, obligatoire,
On ne pourra plus voir, de morgue revêtu,
Un noir cuistre, érigeant l'ignorance en vertu,
Confisquer Descartes et l'histoire.

Place à tous au banquet de l'esprit et de l'art !
Quand du gouvernement chaque homme prend sa part,
Il faut que la raison éclaire son suffrage.
Malgré ce fameux droit du père tant vanté,
De former des crétins nul n'a la liberté.
L'ignorance c'est l'Esclavage !

S'instruire et puis marcher sans efforts violents
Tel est donc le devoir. Hâtons-nous à pas lents,
Guidés par le Progrès, ce fleuve intarissable ;
Car des lois où le temps n'aurait pas mis la main
Comme des fruits hâtifs seraient sans lendemain
Nous les tracerions sur le sable.

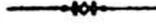
La liberté n'est plus un sombre épouvantail,
Elle relève l'homme, ennoblit le travail,
Fortifie et soutient le courage qui penche,
Donne l'égalité des droits et des moyens ;
Au plus humble, au plus digne entre les citoyens,
Elle ouvrira la *maison blanche* ?

Ainsi nous fonderons l'état républicain
Sur un roc immuable et sacré. C'est en vain
Que quelques-uns diront : *Je ne peux pas attendre.*
Quand nos martyrs versaient tout leur sang généreux
Sur une barricade, était-ce donc pour eux ?...
Leurs enfants bénissent leur cendre.

Maintenant s'accomplit leur rêve. Est-ce en un jour
Qu'on peut rendre parfait l'objet de leur amour ?
La République existe et nous sommes sans maître.
Un œil sur l'avenir, un œil sur le passé,
Par degrés achevons l'ouvrage commencé.
Gardons-nous de le compromettre.

Le voile est déchiré. Les cieux se sont ouverts
Aux éclats de la foudre, aux lueurs des éclairs
Comme aux antiques jours du Sinaï biblique.
Nos pères, en ce jour et si grand et si beau,
Du grand Quatre-Vingt-Douze allumant le flambeau,
Ont proclamé la République !

UT PICTURA POESIS



A Gustave GARRISSON.

A cette heure de doute, où le *naturalisme*
Pour détrôner le jeune et brillant *réalisme*
Au bruit strident du cuivre offre son boniment,
Pour un ami de l'art n'est-ce pas le moment
D'oser, à tous les yeux, démasquer le sophisme
Et de vous dire, à vous, quel est mon sentiment ?...

Nous, enfants attardés des géants romantiques,
Nous sommes devenus des ganâches antiques,
Si l'on en croit du moins l'auteur de l'*Assommoir*.
Excellents à rêver, pleurer, broyer du noir,
Mélancoliquement, au clou des scolastiques
Nous n'avons qu'à nous pendre en notre désespoir.

Depuis les plus grands noms de la littérature,
Honneur des temps nouveaux, jusqu'au menu frétin,
Pas un n'est épargné, nous chercherions en vain.
Hugo, la lyre d'or, la gloire la plus pure,
Lamartine, Dumas, Musset au chant divin,
N'ont jamais su comprendre et peindre la nature.

Aux jeunes novateurs d'un siècle déjà vieux,
Il était réservé, trouvaille colossale,
De réhabiliter les termes de la halle,
D'asseoir brutalement celle qui plane aux cieux,
La muse, au dur fauteuil du savant soucieux
Qui poursuit froidement l'œuvre expérimentale.

Vous la figurez-vous vivant loin de son ciel
Et sans son libre essor, la fantaisie ailée,
La poésie avec sa couronne étoilée,
De la cause à l'effet chantant l'hymne éternel,
Assise entr'un creuset et l'acier d'un scalpel,
Et demandant pourquoi ses fils l'ont exilée !

* * *

Laissons ces ramasseurs de documents humains
Décrire de Nana les grâces sans vergogne,
Fouiller, peindre l'égout, étaler la charogne.....
— Retournons s'il le faut, par d'antiques chemins,
Plutôt que d'accomplir une telle besogne,
A l'éternel sujet des Grecs et des Romains.

Sans doute : *ut Pictura poësis*, dit Horace ;
D'être peintre avant tout l'écrivain a besoin.
Pour bien peindre l'objet que sa plume retrace,
Le mot de sa pensée est le vivant témoin.
Que les mots soient précis, colorés avec soin,
Combinés pour produire ou la force ou la grâce.

L'Ecole réaliste avec autorité
Sait donner la couleur, l'accent, le caractère,
Le relief et la forme à la réalité ;
Mais la prose et les vers ainsi mis en lumière
N'ont pas encore acquis leur suprême beauté.
Il faut que l'idéal anime la matière.

Oh ! vous savez orner de perles et de fleurs
Votre style imagé, messieurs de la réforme ;
Ennemis du poucif au ton fade, uniforme,
Avec un art exquis nuançant vos couleurs,
Vous avez élevé, poètes ciseleurs,
Un temple radieux au culte de la forme.

Vous avez provoqué le merveilleux essor
De la muse, en un temps, où, de torpeur frappée,
Elle semblait courber son beau front sous l'épée,
Dans le roman, Daudet, Flaubert, d'autres encor ;
Dans le Lyrisme, Augier, Sully, François Coppée
Et Leconte de Lisle avec vos plumes d'or.

Votre œuvre est, sans conteste, un progrès, je l'avoue,
Et mérite fort bien qu'en ce siècle on la loue.
Mais il ne semble pas qu'elle ait rien de commun
Avec ce parti pris du laid et du commun,
Ce besoin de nager dans l'ordure et la boue
D'où s'exhale, dit-on, une suave parfum.

Tandis que l'idéal aux poètes révèle
Dans les replis cachés du frêle cœur humain
De nobles passions une source éternelle,
Certains littérateurs, fiers de mettre la main
Sur des points que toujours a flétris le dédain,
Ont cru faire vibrer une corde nouvelle.

Ils se montrent ainsi... pareils aux malheureux,
Qui, le ventre affamé, le regard triste et morne,
Voient circuler les mets délicats, savoureux
D'un somptueux festin, et dont la dent écorne,
Au prochain carrefour, à l'angle d'une borne,
D'immondes détritiques qui n'étaient pas pour eux.

Tel qui n'ose en français braver le ridicule
Bravant l'honnête, afin de faire haïr le mal,
Choisit, pour être vrai, Gaulois, original,
Le mot devant lequel tout écrivain recule.
Ce scandale n'est pas si nouveau, par Hercule !
Il a ressuscité Pétrone et Martial.

Nos bons aïeux ornaient d'images un peu vives
Et de mots épicés leur fabliau charmant,
C'est vrai. C'était alors l'enfance du roman
Peignant les mœurs du temps en leurs grâces naïves.
Aujourd'hui, quel déclin ! — nos peintures lascives
Sont pour les cœurs blasés un cynique aliment.

..

L'art n'est point là ; de l'art c'est même le contraire.
Sans le faire toujours planer au bleu du ciel
Pourquoi vouloir qu'il tombe et rampe sur la terre ?
Sans cesser un instant d'être vrai, naturel,
Quel que soit son manteau plastique ou littéraire
Il doit fuir la copie exacte du réel.

Copier le réel ! Ah quelle extravagance !
De la réalité servile imitateur
Et contre la matière inhabile lutteur,
L'art, sur ce terrain là, serait vaincu d'avance.
S'il veut entrer vraiment en lutte, en concurrence,
Il doit ainsi que Dieu se montrer créateur.

Un artiste inspiré peut, à sa fantaisie,
Qu'il tienne le pinceau, la plume ou le burin,
Epuiser les trésors que, dans un riche écrin,
Garde pour ses élus la sainte poésie ;
Mais il ne peut donner le mouvement, la vie,
Ce secret éternel de l'artiste divin.

Le créateur humain, quoi qu'il fasse ou qu'il tente,
Sera toujours soumis à d'inflexibles lois.
Il ne saurait créer, fût-il Homère ou Dante,
Les éléments d'une œuvre. Il doit en faire un choix.
Quand il les a fondus sur sa palette ardente,
La nature étonnée obéit à sa voix.

Aussi dans son langage ou plastique ou sonore,
S'il veut de l'art divin se montrer le rival,
Sans devenir jamais excentrique ou banal,
Qu'il choisisse avec goût les formes que décore
La grâce ou la beauté ; qu'il les épure encore,
S'il veut se rapprocher de son rêve idéal.

— Vous avez dit le mot, l'idéal est un rêve,
Un beau rêve, allez-vous me répondre en riant.
Pourquoi ce vain plaisir de courir en avant
Après un infini qui jamais ne s'achève,
Pourquoi fixer toujours nos yeux vers l'Orient
Pour attendre un soleil qui jamais ne se lève ?

— Peut-on prévoir jamais ce que sera demain ?
Au physique, au moral rien ne semble impossible.
A la loi du progrès seriez-vous insensible
Quand vers un but sacré marche l'esprit humain ?
L'esprit voit et conçoit au delà du visible,
Et veut réaliser ce qu'il voit en chemin.

* *

Quand sur la terre, un jour, l'homme planta sa tente,
Il était chétif, faible, ignorant, pauvre et nu.
Depuis ces temps lointains nous avons tous connu
Son rôle dans l'histoire et sa marche éclatante
Jusqu'aux sommets auxquels notre âge est parvenu.
Et vous vous étonnez que l'infini le tente !

Dans l'art, par un instinct sublime transporté,
Son génie a créé mainte et mainte figure,
Nobles types plus vrais que la réalité.
Car, en réunissant sous une forme pure
Les types les plus beaux épars dans la nature,
Il a réalisé l'idéale beauté !

L'imagination l'emportant sur son aile,
C'est ainsi qu'on le voit chez les Grecs nos aïeux
Sous les beaux noms d'Homère, Eschyle, Praxitelle,
Appelle, Phidias, animer radieux
Minerve et Jupiter, la phalange immortelle
Des sept sages divins, des héros et des dieux.

Puis Rome, cette sœur moins belle et plus virile,
— Plutôt fille que sœur — de la Grèce au tombeau,
Par Horace, Lucrèce, et Tacite et Virgile,
De l'art athénien nous transmet le flambeau,
A l'heure où l'idéal et du juste et du beau
Entrevu par Platon naît avec l'Évangile.

Passons rapidement les longs et sombres jours
Que l'histoire a nommés la nuit du moyen-âge.
Dans ce cahos où, seul, l'art gothique surnage
Et qu'éclaire un moment l'aube des troubadours,
Du vieux monde païen le sublime héritage
Ne va-t-il pas se perdre et sombrer pour toujours ?

Saluons l'art gothique, en nos vieilles annales,
Eclos sur notre sol, par le peuple enfanté.
— Dans un élan de foi vers le ciel transporté,
Le serf entrevoyait du fond des cathédrales,
Vieux poèmes de pierre aux formes colossales,
L'infini dans l'espace et dans l'éternité.

De cet élan mystique et grâce à sa puissance,
Dégagé des liens pesants du droit-canon,
Ressuscita soudain l'art grec du Parthénon,
Plus beau, plus idéal, plus pur en son essence.
Rayonnante de gloire et fière de son nom,
Une muse apparut au ciel : La *Renaissance*.

Les lettres et les arts vont se donnant la main,
Guidés par la science, — Enfin Rome se venge
Des affronts du Barbare ou Vandale ou Germain —
Epanouissement merveilleux sans mélange
Où le Dante, Vinci, Raphaël, Michel Ange
Résumant les grandeurs du vieux génie humain.

En ce jour, l'Italie au cœur se sent frappée.
Ses enfants, Gibelins ou Guelfes, ont écrit
Avec leur sang vermeil une sombre épopée.
Et comme elle sait bien que la force périt,
Après avoir régné dix siècles par l'épée
Elle veut essayer de régner par l'esprit.

**Semblable à son volcan qui bout répand sa lave
Et ses cendres de feu sur les champs et les mers,
Malgré tous ses malheurs et malgré le conclave,
Elle étend ses rayons au loin dans l'univers.
Mais si son âme vit son corps est dans les fers.
Des peuples qu'elle éclaire elle reste l'esclave.**

**Idéal pur avec le divin Raphaël
— Car deux larges courants marquent la Renaissance —
L'art était réaliste et même sensuel
Dans l'œuvre des Vinci, Michel-Ange à Florence,
Dans Bocace, Arioste et dans Machiavel.
C'est ce dernier courant qui passa sur la France.**

**La Renaissance avec Rabelais, Jean Goujon,
Esprits au fier génie, en nous s'est incarnée.
Le monde admire encor la verve spontanée
Du sculpteur svelte et pur. — Sous son masque bouffon
Faisant jaillir l'éclair de sa haute raison,
L'autre, à l'homme à montré sa noble destinée.**

Gai, naturel, naïf, galant, primesautier,
Jeune encore aujourd'hui, Marot a le mérite
D'être un poète vrai. Des Gaulois il hérite
Et devance son siècle avec François premier
— Roi qui porte une lyre à son royal cimier —
Diane, saint Gelais, Stuart et Marguerite.

Après ce grand essor si libre, si Français,
Où la prose apparaît simple, forte, mordante,
Déjà parfaite avec Montaigne et Rabelais,
Grands hommes de raison sceptique et militante,
L'art tombe à la pleiade emphatique et pédante :
Ronsard et Dubartas, sublimes ou mauvais.

Cette école, au parfum néo-mythologique,
Dégringole bientôt des hauteurs de son ciel.
Mais elle a détourné le courant poétique,
Fait oublier l'amour du vrai du naturel
En inspirant le goût compassé, solennel,
Et posé les jalons de l'ennuyeux classique.

Après ce rude échec, et ce tatonnement,
La langue se polit, s'épure avec Malherbe.
L'influence espagnole apparue un moment
Lui communique un souffle héroïque et superbe ;
Puis éclate du Cid le grand enfantement...
La muse se révèle, elle a trouvé son verbe.



**Tout change. Le grand siècle allume son flambeau,
Corneille, à ton génie. Et sa vive lumière
Fait surgir Lafontaine et Racine et Boileau
Et le plus étonnant des poètes : Molière,
A l'heure où recherchant la vérité première,
Descartes découvrait le principe du beau.**

**Ah ! ce fut un spectacle unique et grandiose !
La pensée affranchie en ce noble milieu
Remonte, en s'affirmant, de l'effet à la cause ;
La révolution germe avec Richelieu ;
Aux lèvres de Pascal luit le charbon de feu
D'Isaïe, et les arts ont leur apothéose**

**Avec Poussin, Puget, Champaigne et Lesueur ;
Bossuet est sacré le dieu de la parole ;
L'écrivain, quel que soit et son genre et son rôle,
Sort des rangs et revêt une austère grandeur ;
Racine, dans un style ou brille une auréole
Du *beau* qui naît du *vrai* proclame la splendeur.**

Tous savent observer et peindre l'âme humaine,
Mais leur style est, dit-on, trop beau, trop soutenu ;
La ligne est trop correcte et sent le convenu,
— Ecueil fort dangereux et surtout à la scène.
Il faut en excepter Molière et Lafontaine
Au talent naturel, souple, simple, ingénu.

— C'est peut-être un blasphème. — Il faut qu'on me pardonne.
Au théâtre où régna la classique beauté,
Le Héros, beau parleur, n'agit pas, il raisonne.
Richelieu, grand ami des lois de l'unité,
En imposant la règle étroite, qu'il crut bonne,
Déjà du roi-soleil rêvait la majesté.

* . *

Cette littérature élégante et féconde
Fait pour un public délicat, noble et fin,
N'a pas encore en bas d'écho qui lui réponde.
Le peuple n'entend pas ; il n'est point du festin.
Mais la philosophie en soufflant sur le monde
Avant peu des états changera le destin.

A l'hôtel Rambouillet s'était formé le moule
Où l'art se condensa comme un métal qui bout.
Le poète bientôt écrivit pour la foule.
Et quand, plus tard, Voltaire élève un temple au goût,
Sur son blanc piedestal le Dieu n'est plus debout
Et le temple après lui se lézarde et s'écroule.

Un changement se fait dans les mœurs dans les lois
Quand de quatre-vingt-douze éclate le tonnerre ;
L'instruction descend des hauteurs sur la terre,
Et, contraste choquant, la muse dans les bois
Joue et chante l'Idylle en robe de bergère,
Rouget de l'Isle seul fait entendre sa voix.

Les lettres cependant ne sont pas condamnées.
Delille, Lancelotti, Joseph Chenier, Lebrun
Du grand siècle ont gardé les formes surannées,
Pastiches que décore un fade lieu-commun,
Mais, quoique par la mode elles soient couronnées,
Vides, le froid les glace, elles sont sans parfum.

L'ennui nous gagne au chant des modernes Pindares.
Tandis qu'à leurs accords nous rêvons endormis,
Un cri de guerre éclate en bruyantes fanfares.
« Après l'invasion des Germains ennemis,
— S'écriaient effrayés les classiques soumis, —
Est-ce une invasion nouvelle de barbares ! »



Ces barbares groupés sous divers étendards,
C'est Hugo, c'est Musset, Dumas et Lamartine.
Pour armes, ces croisés d'une autre Palestine
Qui tentent vaillamment l'assaut des vieux remparts,
N'ont dans leur frêle main qu'une lyre divine
Et viennent conquérir la liberté des arts.

Entre les camps rivaux, classique et romantique,
— Ce jeune souvenir fait battre encor nos cœurs —
La lutte fut longtemps colossale, homérique.
Hernani fut criblé de sarcasmes moqueurs,
Mais dès le premier feu, dans l'arène lyrique,
Nos jeunes champions demeurèrent vainqueurs.

L'imagination, par le cœur échauffée,
Chez les hommes enfants, les peuples au berceau,
Transfigure l'image avec ses doigts de fée
Et produit le lyrisme au vol d'ange ou d'oiseau.
Quand ce siècle enfantait tout un monde nouveau
A la France nouvelle il fallait un Orphée.



Hugo, c'est toi qui fus ce lyrique enchanté
Dont la gloire et l'exil consacrent le génie.
Epris de passion pour notre humanité,
Tu fis toujours servir la muse rajeunie
A chanter du foyer l'amour et l'harmonie
L'avenir, le progrès, la paix, la liberté.

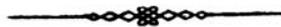
Solennelle fut l'heure et sublime la tâche.
Tu luttas soixante ans sans trêve, sans relâche.
Chantre des châtimens, vieil athlète, salut!...
— Ton école, dit-on, si fougueuse au début,
Abusant du galon, du Phébus, du panache
Et de la fantaisie, a dépassé le but.

Toute réaction de la sorte prélude ;
Sans mesurer leurs coups frappent les combattants ;
Mais attendez la fin, laissez faire le temps.
Vous serez étonné de la décrépitude
Qui saisit l'œuvre où manque et le goût et l'étude.
Ce qui fut vraiment beau sera beau dans mille ans.

A tous tes détracteurs on te verra survivre,
Oui, comme ont survécu Corneille et Poquelin.
On relira toujours Ruy-Blas, et Jocelyn,
Et le chantre des nuits dont l'accent nous enivre ;
Car, malgré la réclame aux cent bouches de cuivre,
Ce sont les *assommoirs* qui marquent le déclin.

N'oublions donc jamais, qu'en ses belles féeries,
Le romantisme fut une réaction ;
Que ses chefs, opérant une évolution,
L'ont su débarrasser de ses vieilles scories ;
Enfin, qu'en lui, malgré les vaines théories,
Le beau du réalisme était en embryon.

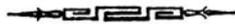
Le romantisme est mort. La liberté conquise,
Il n'est plus de vainqueur, il n'est plus de vaincu.
Le réalisme expire avant d'avoir vécu.
Que l'artiste qui reste, avec sa grâce exquise
Sache créer son œuvre en peintre convaincu.
Que le *beau*, fils du *vrai*, soit sa terre promise.



JEANNE



ÉPISEDE DE LA GUERRE DE 1870



Un vent souffle, glacé, par rafales, les bois
Font entendre aux échos leur formidable voix ;
Dans les vals, sur les monts que la tempête assiège,
En épais tourbillons tombe, tombe la neige.
La nuit vient, mais le sol, d'un blanc manteau couvert,
Comme pour abréger la longue nuit d'hiver,
Semble éclairer la nue opaque et consternée.

C'est une rude nuit de la terrible année
Et nous sommes au seuil d'un village Lorrain.
Pendant que l'angelus tinte, dans le lointain
On entend le canon gronder par intervalles ;
Plus près, les coups de feu, le sifflement des balles
Qui, d'instant en instant, semblent se rapprocher.
Dans une maisonnette, à l'ombre du clocher,
Doux nid qui dans les fleurs au doux printemps s'éveille

Est, à genoux, tremblante, une femme qui veille
Et pleure auprès du lit d'un enfant endormi,
Un fils de quatorze ans. — Le cœur mal affermi,
Elle écoute, elle attend, anxieuse, et tressaille
A tout bruit messager de la grande bataille
Qui vient d'être livrée et se prolonge encor....
Ce n'est pas seulement son fils, son doux trésor,
Qui, dans ce moment grave, occupe sa pensée :
Son père est mort hier, la tête fracassée
Par un éclat d'obus ; aujourd'hui c'est l'époux,
— Franc-tireur qui, sous bois, fait la guerre à ces loups,
Les féroces Germains se ruant sur la France
Pour égorger, piller un peuple sans défense. ---
Son mari l'inquiète... Hélas ! quel est son sort
En ce moment?... Est-il blessé?... S'il était mort !...
Seule, elle l'eut suivi sur le sanglant théâtre.

Dans le fond de la chambre, on voit auprès de lâtre
Dont la flamme pétille, avec ses doigts tremblants
Et son regard muet, l'aïeule aux cheveux blancs
Qui se chauffe et sommeille en son fauteuil assise
Aux lucurs d'une lampe à la flamme indécise.
Morne statue, elle est insensible à tout bruit.
Par moments, à travers les blancheurs de la nuit,
Par la vitre, au contact du givre refroidie,
On aperçoit au loin des tumeurs d'incendie,
Tandis que dans la rue, et plus distinctement,
On entend des fusils le sourd crépitement.

Jeanne — ce nom toujours fut un nom d'héroïne —
Se relève, et, croisant les mains sur sa poitrine,
L'œil au ciel pour prier un dieu juste et clément
Et refouler loin d'elle un noir pressentiment :

— « Il faut s'attendre à tout, ô mon enfant » — dit-elle.

Or, dans cette attitude elle était vraiment belle

Avec son noble front, ses traits mâles et fiers

Et ses deux grands yeux bleus qui lançaient des éclairs.

Elle n'était pourtant rien qu'une paysanne

De trente ans, mais avec un profit de Diane

Sur la frise d'un temple en Grèce dérobé,

Et que le désespoir changeait en Niobé.

Elle poursuit soudain, d'un air farouche et sombre :

— « Nous serions tout à l'heure écrasés sous le nombre

« Et ces lâches brigands te tueraient, ô mon fils !

« Ils sont là... laisse-moi te sauver à tout prix.

« Pour nous défendre ici ton bras n'est point de taille.

« Viens ! je vais te cacher dans la meule de paille

« Et tu m'attendras là. » — Tandis qu'elle parlait,

Comme au temps où son sein l'abreuvait de son lait

Elle enlaçait son cou dans une étreinte amère

Et le couvrait d'ardents baisers... — « Que veux-tu mère ? » —

Murmura le jeune homme en se frottant les yeux, —

« Je rêvais à la fois de la terre et des cieux.

« Au ciel, c'est avec toi que j'étais ; sur la terre,

« J'accompagnais mon père en cette affreuse guerre...

« Où donc est-il mon père ?... Il n'est pas revenu ?...

« Va, laisse moi partir !... le pays m'est connu ;

« Je veux aller le joindre....

— « Y penses-tu, mon ange ?... »

— « Ils ont tué le tien, il faut que je le venge,

« Qu'on me donne un fusil !... Quand mon père se bat,

« La place à ses côtés m'appartient au combat.

« Je suis un homme enfin ! chasse tes craintes vaines. »

— « Bien, mon fils !... c'est mon sang qui coule dans tes veines. »

— « Et puis, à la patrie, à la France en danger,
« Mère, comme vous tous ne dois-je pas songer?... »
Elle pâlit. — « Tais-toi », dit-elle avec tristesse. —
Elle venait d'entendre un long cri de détresse,
Un bruit d'armes, les pas pressés d'un groupe humain.
— « Pour faire ton devoir attends jusqu'à demain.
« Mais, en attendant mieux, il faut que je te sauve ! » —
Et tirant brusquement l'enfant de son alcôve,

Elle l'enveloppa dans un épais rideau
Et, légère, s'enfuit avec son doux fardeau,
Comme on fait d'un poupon, dans ses langes, malade.
Bientôt elle revint seule. — Une fusillade
Retentit sous l'auvent... La porte s'ébranla,
S'ouvrit et, foudroyé, l'époux vint tomber là,
A ses pieds.

— « Ah ! je meurs, dit-il, plus d'espérance !
« Prends soin de notre fils, Jeanne... Vive la France ! »
— Il expire à ce cri. Jeanne, d'un bras puissant,
Le soulève et l'embrasse... Elle étenche son sang,
Le couche dans un lit. Et quand elle est bien sûre
Qu'au cœur de son héros mortelle est la blessure,
Farouche, elle se dresse en étendant les bras :
— « Je jure !... » — Mais soudain elle voit dix soldats
Qui d'un cercle de fer l'entourent. Se défendre?...
Folie !... — Elle n'a pu les voir ni les entendre.
— « Allons, ma belle, il faut rengainer vos serments, »
— Dit en mauvais français l'un de ces allemands
Qui paraissait le chef de la petite troupe.
— « Et d'abord, vous allez nous préparer la soupe,
« Nous servir de la viande et votre meilleur vin,
« Car nous avons grand'soif, et nous avons grand'faim. »

— La crosse des fusils résonnait sur la dalle ;
Tous criaient et juraient. — Elle, muette, pâle,
Pétrifiée auprès du corps de son mari,
Est sans regard. Les pleurs dans ses yeux ont tari,
Et la stupeur en marbre a changé son visage.
— « Eh ! — dit le rustre — Allons, ne fais pas la sauvage. »
— Et lui prenant la taille, il l'embrassait au front —
« Fais-nous boire et manger ! »

— Bondissant sous l'affront,
Comme au contact aigu d'une noire vipère,
Jeanne se réfugie aux pieds de sa grand'mère,
Et se jette à son cou qu'elle tient embrassé...
Mais ne retrouve plus qu'un cadavre glacé.
Sur son fauteuil sanglant, convulsée, étendue,
L'aïeule atteinte au sein d'une balle perdue,
Est morte sans pousser un soupir, sans un cri.
Ah ! sous ce dernier coup son cœur s'est attendri.
— « Vous aussi vous partez et m'allez laisser seule »,
Dit-elle — Et, contemplant quelques instants l'aïeule,
Calme, elle se leva. — Mais un rapide éclair
Semblait illuminer son œil limpide et clair,
— Ciel serein qui cachait une sombre tempête. —
— « Ayez pitié de moi, dit-elle, je suis prête,
« Messieurs, à vous servir. Je me rends à vos vœux.
« Que voulez-vous de moi?... »
— « Diantre ! c'est fort heureux.
« Fais-nous boire et manger. »
— « Du pain ? voilà la hûche,
« C'est tout ce qui nous reste. »
— Et, saisissant la cruche,
« Quant à du vin, je vais en puiser au cellier. »
Elle prend une lampe et descend l'escalier.

Quand elle remonta son front était livide.

— « Buvez!... En attendant que la cruche se vide.... »

— « Tu sors?... »

— « Dans le bûcher je cours chercher du bois, »

— « Bien! mais auparavant, donne l'exemple, bois !

— Dit le chef. — C'est prudent ; et puis, fais ta besogne. »

Et le soudard tendait son verre de Bourgogne.

Elle le but d'un trait et sortit.

— « La beauté

« N'est plus aussi farouche... Allons, à sa santé!

« Oui, mes amis, buvons à la belle fermière ! »

— « Buvons au vin du crû bien meilleur que la bière. »

— Crièrent-ils en chœur. — « Il nous était bien dû

« Ce repas ! » — Avisant un jambon suspendu,

Des saucisses, du lard, sur la nappe rougie,

Ces mets firent les frais d'une joyeuse orgie.

— « Mais où donc est l'hôtesse et son minois divin ?

« Nous avons toujours soif... Il nous faut d'autre vin

« Pour boire à Fritz, à Moltke, à Bismarck, à Guillaume,

« Et pour porter un toast à notre beau royaume !

« Tiens si nous descendions à la cave?... »

A l'instant

Boum !... Le sol sous leurs pieds s'ouvre comme un volcan,

Tout saute ou s'engloutit dans la flamme et la foudre.

— Jeanne s'était vengée. — En un baril de poudre

Elle avait introduit une mèche de feu

Et puis s'était sauvée à la grâce de Dieu.

Trois mois avaient passé sur ce lugubre drame.
Thiers, que le saint amour de la patrie enflamme,
Courageux pèlerin, a, dans toutes les cours,
En vain pour son pays mendié des secours ;
Le mot de Jules Favre, aujourd'hui dans l'Histoire,
N'a pu rendre sacrés remparts ni territoire ;
Incarnant la patrie, un homme, Gambetta,
Frappant du pied le sol, vainement enfanta
Avec des légions à la hâte formées,
Sans fusils, sans canons, d'héroïques armées.
Malgré Coulmiers, Dijon, Bapaume, Châteaudun !
Faits d'armes glorieux, où, luttant vingt contre un,
L'ennemi fut vaincu ; malgré l'élan superbe
De Chanzy, des Denfert, Garibaldi, Faidherbe
Qui livraient chaque jour des combats de géants.
Malgré Paris et ses cent mille combattants
Que dompteront bientôt la famine et la neige,
Paris que la grandeur épique de son siège
Rend merveilleux ; tout croule avec l'invasion
Formidable d'un peuple, et sous la trahison
D'un soldat, d'un Français que l'histoire sereine
A jamais flétrira comme un lâche : Bazaine.
Grâce à lui les Prussiens nous cernent, triomphants.
Oui, tout croule et s'effondre. Et nous, nous tes enfants
Osâmes t'accuser, ô mère, ô chère France,
D'avoir toujours lutté, même sans espérance.
Mais, du moins, tu sauvas ton honneur, pur flambeau,
En tombant mutilée aux plis de ton drapeau.

Le jour baissait ; c'était le soir d'une défaite.
Nos soldats décimés et battant en retraite,
Hâves, le sac au dos, d'un pas irrégulier
Défilent vers la Suisse au sol hospitalier.
Leur front, par le souci poignant de la déroute
Est assombri. Plusieurs s'affaissent sur la route
Par la faim, la fatigue et la marche brisés ;
D'autres, les plus nombreux, malades ou blessés,
Heureux lorsqu'un fourgon les recueille au passage.
En longeant un ravin, dans un site sauvage
Où la neige parfois monte jusqu'aux genoux,
Au moment où chacun répétait : Hâtons-nous !
Soudain l'un de ces chars qui de blessés regorge,
S'arrête. Le docteur, dans une étroite gorge
Sous l'abri d'un rocher, vient de voir en passant,
Deux cavaliers que baigne une mare de sang.
— « Peut-être il ne sont pas morts » dit-il, et s'élance
Emportant avec lui sa trousse d'ambulance.

Engourdis par le froid, sur les cailloux glacés,
Sans souffle, étroitement l'un à l'autre enlacés,
Il les trouve étendus. Ce sont deux militaires
Imberbes ; à les voir on les prendrait pour frères.
Immobiles, roidis, dorment-ils tous les deux
De leur dernier sommeil?... Un cheval auprès d'eux
Flaire de ses naseaux le front, la main, la guêtre
Comme pour réchauffer et ranimer son maître !
Mais son maître est bien mort. — Déjà le médecin
A déchiré l'habit et découvert le sein
Pour sonder la blessure :

Il voit un sein de femme,
O ciel ! et les poumons transpercés d'une lame.
Une femme à l'habit brodé de galons d'or.

Le plus jeune, il est froid, mais son cœur bat encor...
Bientôt son œil frémit et sa poitrine râle.
On voit son cou sanglant troué par une balle
Et le sillon vermeil d'un coup de sabre au front.
Il a quinze ans à peine : un enfant frêle et blond.
Des sels, des cordiaux l'éveillent;.. sa paupière,
Sous un voile de sang s'entrouve à la lumière.
Mais de son camarade étreignant le dolman,
Il sanglote, et sa lèvre a murmuré : « maman ! »
C'est sa mère, en effet. Du corps froid de la morte
L'infirmier, non sans peine, et l'arrache et l'emporte.
Et le triste convoi sans de nouveaux dangers,
Arrivait à la nuit sous des cieux étrangers.

L'enfant est maintenant un homme. Et l'on devine
Sans peine, qu'elle était notre jeune Héroïne.
Dans son noir désespoir ou sa mâle raison,
Quand Jeanne eut fait sauter les murs de sa maison
En ensevelissant sous les fumants décombres
Ses mortels ennemis, à la faveur des ombres,
Elle s'enfuit d'un trait avec un vieux cheval
Portant son fils en croupe et traversa le val.
Sous le toit d'un ami, là, s'étant épanchée,
Pendant près de huit jours elle resta cachée
Afin de faire croire à tous qu'elle a péri
Dans les flammes, avec son fils et son mari.

Puis, ne résistant plus au feu qui la consume,
D'un homme elle revêt l'allure et le costume.
Et la mère et l'enfant courent d'un pas hardi
Vers le camp de Bordone et de Garibaldi.
Parmi les cavaliers tous deux on les enrôle.
Fière de son succès, plus fière de son rôle,

Elle n'eut plus, dès lors, ni trêve ni repos
Et dans tous les combats se battit en héros,
Jusqu'au jour où, devant Dijon, sous la mitraille,
L'homme de Caprera, sur le champ de bataille
En proclamant son nom dans un ordre du jour
La nomma lieutenant. — Depuis, avec amour,
Elle avait, dans ce grade, et plus tard capitaine,
Poursuivi ses projets de vengeance, de haine
Et de patriotisme, ayant à son côté,
Toujours son cher enfant sous son aile abrité
Que dans le régiment elle nommait son frère.
Or, dans cette dernière et malheureuse affaire,
C'est pour sauver ce fils, c'est pour le secourir,
Qu'imprudente aux dangers, elle voulut mourir.
Sous le feu des canons qui balayaient au large
Elle allait en avant dirigeant une charge,
Lorsqu'elle l'aperçut qui, blessé, chancelant,
Tombait, désarçonné, sous le fer d'un hulan.
Elle accourt, le dégage... Elle même entourée
Par un flot d'ennemis, succombe massacrée.
Et la mère et le fils, non sans de longs efforts
Après être restés longtemps parmi les morts
Avaient pu se traîner et suivre la retraite,
Le fils à pied, malgré sa blessure à la tête,
Soutenant à cheval sa mère d'une main...
Mais la mort les avait arrêtés en chemin.

LE MERVEILLEUX.



A Henri Nazon.

C'est, convenez-en, d'une gaieté folle !
Lorsque tout s'en va, les rois et les dieux,
Qu'un siècle, railleur jusqu'à l'hyperbole,
Place la raison dans une auréole
De positivisme, il est curieux
De voir tout crouler... sauf le *merveilleux*,

NÔS ce merveilleux issu de nos veilles,
Qui par la science et l'art consacré,
Fait comparer l'homme à l'essaim d'abeilles,
— Lorsque le génie, au vol éthéré,
Dévoile à nos yeux son travail sacré,
Nous nous inclinons devant ses merveilles, —

Mais le *merveilleux*, l'envers du réel,
Sentiment si cher au cœur de la femme,
Qu'il la fait rêver et l'emporte au Ciel ;
Attrait si puissant que l'homme s'enflamme
A son doux contact, et plonge son âme
Dans l'épais brouillard du surnaturel.

On ne croit à rien ou pas à grand'chose,
Car on ne veut point paraître en retard ;
On brouille gaiement l'effet et la cause,
On baptise Dieu du nom de hasard ;
L'esprit de Paris et du boulevard
Elève à la blague une apothéose.

Mais le lendemain on court, au besoin,
De chez le spirite à la somnambule,
Quérir un conseil, voire une formule :
Chez la Lenormant on va sans témoin ;
Ou, bravant le cant et le ridicule.
On consultera le sorcier du coin.

Eh quoi ! direz-vous, en plein Moyen-Age
Nous faudra-t-il donc bientôt revenir ?
— Mais c'est déjà fait. Salut, mon beau page !
Chez le grand Albert (un vieux souvenir)
On va gravement fouiller l'avenir...
Voyez les journaux en troisième page.

Vous y pourrez lire, et sans nul détour,
Des faits étonnants dus à la magie,
Et des professeurs en astrologie
Donnant des leçons au fond d'une cour.
Oui, notre existence est encor régie
Par l'étoile d'or qui brille en plein jour.

C'est une série à perdre la tête !
Allons-nous revoir les envoûtements,
Avec les anciens noueurs d'aiguillette,
Pratique si chère aux vieux nécromans ?
On est près de croire, à certains moments,
Qu'on va nous jouer la farce complète.

C'est arrivé... presque. Et si nous n'avions
Un respect pieux pour vous, ô science,
En nous rappelant mainte expérience,
Les faits d'hypnotisme et suggestions,
Où le libre arbitre et la conscience
Sont anéantis, nous les rangerions

Parmi ces hauts-faits à basse envergure,
Dont on éblouit le pauvre être humain :
Là, ce charlatan suit sur ta figure
Et tes jours passés et ton lendemain :
Celui-ci les voit dans ton écriture,
Un autre les lit aux plis de ta main.

Dans cette ruelle un culte se fonde,
Dont beaucoup de gens bientôt sont épris ;
Là, rangés autour d'une table ronde,
Vous communiquez avec les esprits,
Et recevez d'eux d'absurdes écrits
Qui, réellement, sont de l'autre monde.

Mais dans vos travaux frivoles et vains,
Quand vous évoquez, d'étrange manière,
L'âme de Pascal, celle de Molière.
Croira-t-on jamais que ces écrivains,
Que l'art et le style ont rendus divins,
Ecrivent plus mal qu'une cuisinière ?

Il n'est plus besoin d'aller dans l'azur
Expliquer Mesmer et son entreprise,
Puisque l'on observe et qu'on analyse.
Il se peut très bien, il est même sûr
Qu'un agent subtil, un fluide pur
Ebranle nos nerfs et les électrise.

Quand chaque soleil dans l'immensité,
Quand chaque astre d'or dont on sait l'histoire,
Se comporte et s'est toujours comporté
Comme l'humble pile au laboratoire.
Pourquoi s'aveugler ? Pourquoi ne pas croire
Au cerveau, foyer d'électricité ?...

Mais qu'a de commun ce grand phénomène
Avec ce fruit sec de l'art médical,
Prétendant guérir l'homme de tout mal,
Qui dans les salons endort et promène
Un sujet extra lucide et banal
Afin d'exploiter la bêtise humaine ?

Dans les champs de foire et les carrefours.
Partout, en plein air, en chambre, en voiture,
A l'art sybillin ayez donc recours !
Défauts, qualités de toute nature,
Trésors enfouis, riantes amours,
Vous sont révélés... La bonne aventure !

Et tous ces farceurs se chiffrent par cent !
Mais, confessons-le, la vérité perce.
Pour faire fleurir ce petit commerce
Le nombre des sots va toujours croissant.
Le fait peut sembler très réjouissant ;
Pour moi ça m'étonne et ça me renverse.

Sans souci du rang, des grands aux petits,
Messieurs, paysans, femmes de la place,
Dames, ouvriers — surtout à Paris,
Où le scepticisme est à la surface, —
Entrent à la file en payant leur place
— Et rubis sur l'ongle — au plus juste prix.

Tristes boniments et navrants spectacles !
Le millionnaire et le va-nu-pieds,
Qu'affole en secret la soif des miracles,
Toujours éblouis et mystifiés,
Écotent émus tous ces faux oracles,
Trônant sérieux sur leurs faux trépieds.

Et puis, ô jobards, fiers de vos lumières.
Comment osez-vous railler sans remords
De nos paysans la croyance aux morts ;
De pitié sourire aux ruses grossières
Qu'on prête au village aux jeteurs de sorts,
Aux balais rôtis des vieilles sorcières ?

Quoi ! vous échangez un lingot d'or fin,
Un beau louis d'or contre un sou de cuivre !
Contre un doigt de gin le verre de vin
Qui nous fortifie et qui nous fait vivre !
Le surnaturel, dont la coupe énivre,
Ne remplace pas l'élément divin.

La foi sainte, hélas ! sur ses blanches ailes.
Ne transporte plus l'homme des cités ;
Mais il se raccroche aux crédulités,
Ou plutôt se fait raccrocher par elles.
O science, ô foi, chastes immortelles,
Répandez sur nous vos douces clartés.

Car la vérité nous sera élémente.
Car Dieu nous rendra le cœur ingénu.
La faiblesse humaine, ainsi mise à nu.
Quand le *merveilleux* m'obsède et me tente,
C'est que l'infini toujours me tourmente
Et que j'ai besoin d'air et d'inconnu.

En vain ce poète impassible, austère,
Et ce pessimiste au dogme cruel,
Niant l'avenir immatériel,
Disent : Rien n'est vrai, rien que la matière,
Je sens dans mon corps, qu'on rive à la terre,
Palpiter une âme aspirant au Ciel.

Vous montrez en vain, grâce à la science,
L'espace infini vide, désolé ;
Meurtri par l'effort et par la souffrance,
Quand l'homme a besoin d'être consolé,
Son esprit s'éveille... Il s'est envolé,
Et vers la lumière et vers l'espérance.

Bientôt, au-delà des astres en feu,
Heureux, libre et fier, il étend son aile !
Tu peux te briser, ô prison charnelle ;
Il sait maintenant qu'au fond du ciel bleu,
Partout et sans cesse il trouvera Dieu.
Le Dieu qui créa son âme immortelle.



POÉSIES

PAR

M. Jules MILLIÈS-LACROIX,

Membre résidant.

I.

LE VOYAGE A LA MECQUE,

CONTE.

Un jour Mossoul, un poète persan,
Tranquillement venant de Babylone,
Se prélassait, comme un roi sur son trône,
Sur son baudet. Or, en bon musulman,
Il s'en allait, selon l'antique usage,
Dévotement faire un pèlerinage
Dans le désert, à la sainte cité,
Que tout croyant, en prosternant sa tête,
Doit visiter avec humilité,
Cité qui garde, en son sein respecté,
Avec orgueil le tombeau du Prophète.
Resplendissant des rayons du soleil,
Le ciel semblait promettre un jour de fête
Et souriait à l'orient vermeil.
Soudain notre âne en maugréant s'arrête :

Sans doute aucun, la malheureuse bête
N'avait pas pris ses heures de sommeil.
En général, Messieurs, rien ne dispose
A la gaité comme un ciel calme et pur ;
Suffisamment Mossoul prouve la chose.
En contemplant, sous un rideau d'azur,
Riche nature en sa métamorphose,
La terre en fleurs des rivages d'Assur,
Les arbres verts et l'oiseau qui se pose
Sur des bouquets de lilas et de rose,
De son bissac Mossoul tire un pain dur :
« Bien, comme toi, ton maître se repose !
« Ami, » dit-il, en riant aux éclats ;
Et sans façon descend et se dispose,
Sur le chemin à prendre son repas.
Là, s'étendait une verte prairie.
L'âne, flairant l'herbe tendre et fleurie,
Va doucement y prendre ses ébats.
Les fruits brillaient aux branches de verdure,
Les rossignols mêlaient leurs doux concerts :
« Ah ! » dit le maître, en suivant sa monture,
Et s'asseyant aux pieds des arbres verts
Où serpentait une eau limpide et pure :
« Ah ! quel beau ciel ! quelle aimable nature !
« Comme il est doux de vivre en ces déserts !
« Quoique le temps de ce pèlerinage
« Ne soit pour nous qu'un rapide passage,
« Un souvenir qui s'efface du cœur,
« Puissant ou pauvre, il est bon, il est sage
« D'en savourer le parfum dans sa fleur .
« Il est toujours si charmant le voyage
« Qui bien ou mal nous conduit au bonheur. »

Ainsi parlait, assis dans la prairie,
Notre poète : un bruit confus, soudain,

Interrompit sa douce rêverie.
Il se détourne, et voit sur le chemin
Un défilé de douze dromadaires
Que précédaient deux superbes litières,
Où six chevaux pompeusement parés
Se pavanaient. Un prince, une princesse
Sur des coussins bercés avec mollesse,
Y sommeillaient, de parfums enivrés,
A tous les yeux étalant leur richesse :
Armes, turbans de perles bigarrés,
Robes de pourpre et baldaquins dorés,
Leurs compagnons, des amis, des esclaves,
Sur les chameaux groupés, joyeux ou graves,
Musiciens, danseurs rasant le sol,
Nègres crépus à la face d'ébène,
Versant à tous la coupe toujours pleine
Ou balançant un léger parasol
Sur le front blanc d'une Circassienne,
La jeune almée à la taille de reine,
La Bayadère, oiseau mouche en son vol,
La fille turque et la Juive et la Grecque,
Tous s'écriaient : Nous allons à la Mecque !

Lorsque au milieu des rires et des cris,
Près de Mossoul passa la caravane,
Chacun jeta son regard de mépris
Sur le bonhomme et surtout sur son âne,
Et par l'eunuque et par la courtisane
De quolibets ils furent poursuivis.
En Orient, de même qu'à Paris,
Des sots toujours la moquerie émane.
Dans le malheur montrez-vous calme et fort ;
Pensez, parlez, vivez en philosophe ;
Bravez le monde et défiez le sort ;
Si quelque affront vous touche, sans effort

D'un cœur d'enfant votre cœur prend l'étoffe.
Rouge de honte et des pleurs dans les yeux,
Mossoul longtemps, dans la plaine azurée
Suivit de l'œil ce cortège odieux :
Puis, regardant sa robe déchirée,
Son pain trempé sur sa lèvre altérée,
Et son grison broutant silencieux :
« Hélas! dit-il, je me croyais heureux !

« O Mahomet ! pèse dans ta balance
« Mon sort chétif et celui de ces gens ;
« Sont-ils meilleurs ou plus intelligents
« Pour leur permettre, au sein de l'opulence,
« De déverser au front des indigents
« Leur froid mépris et leur dure insolence ?
« Je ne suis rien... je n'ai rien... je le sens ! »
Il oubliait sa chère indépendance.

Pour consoler son cœur et sa raison,
Tout en parlant il enfourchait son âne,
Et tristement suivit la caravane,
Qui disparut bientôt à l'horizon.
Comme il trottait, en murmurant sans doute,
Un nouveau bruit arriva jusqu'à lui...
« Le sort, dit-il, m'est fatal aujourd'hui :
« Où me cacher ? » Il s'arrête, il écoute,

Et voit enfin s'arrêter sur la route
Maints pèlerins. Son effroi s'est enfui,
De leur éclat il n'est pas ébloui.
De ces derniers la foule est plus nombreuse :
Par la fortune ils ne sont point gâtés ;
Tous, comme lui, sur des ânes montés,
Sont revêtus d'une robe poudreuse.
Sur eux, point d'or, point d'étoffe soyeuse,
Et, néanmoins, pas de fronts attristés.
Un rire franc, sur leur lèvre joyeuse,

Les éclairait de ses douces clartés.

« Nous allons tous à la Mecque! » et la coupe,
Noix de coco, pleine d'eau du torrent,
Passe à la ronde et se vide en courant.
Comme un essaim, les enfants, joyeux groupe,
Aux palmiers verts grimpaient en folâtrant,
Près des parents d'autres montaient en croupe.
Enfin marchait en foule, au dernier rang,
De pèlerins une dernière troupe.

Légers de biens, mais chargés de travaux,
Là s'avançaient, pieds nus, sans une obole,
Femmes, enfants ; les ânes, les chameaux
N'avaient sans eux jamais ployé leurs dos ;
Les hommes mûrs portaient sur leur épaule
Le toit, le vivre, et les rudes fardeaux ;
Et cependant, sur l'herbe douce et molle,
Les uns dansaient, les autres, gais oiseaux,
De cet accent qui charme et qui console,
Et vers le ciel de notre cœur s'envole,
Chantaient gaîment l'oubli de tous les maux.

Quelle leçon pour Mossoul, pour un sage,
D'enseignements ce spectacle était plein !
Il reconnut le monde et son mirage.
Et combien l'homme à l'erreur est enclin.
Robe de pourpre ou vêtement de lin,
Ane ou chameau pour porter le bagage,
Que nous importe au terme du voyage,
Si nous savons être heureux en chemin !

De ses rayons lorsque avril étincelle,
L'oiseau transi qui dort au fond des bois,
Par la chaleur sentant gonfler son aile,
Vole, et dans l'air fait éclater sa voix.
Ainsi, Mossoul, joyeux comme autrefois,
Aux compagnons de son destin se mêle ;

Mais dans l'ardeur de sa gaité nouvelle,
Que son baudet partage sans raison,
Fait la culbute et choit sur le gazon.
Il se relève en riant : « Dans ce monde,
« Il faut, dit-il, braver plus d'un écueil.
« Si nous voulons que le ciel nous seconde,
« A tout propos ne prenons pas le deuil ;
« Le désespoir est souvent de l'orgueil.
« Si tout à l'heure en une mer profonde
« J'étais tombé, j'y trouvais mon cercueil. »
La répartie était juste et soudaine :
On la goûta comme un fruit parfumé.
Mossoul montrait sa belle âme sereine,
Par des transports on l'accueillit sans peine ;
De son humeur chacun parut charmé.
La sympathie, à qui n'a pas de haine,
Est si facile ! Il fut bientôt aimé.

Près d'arriver à la ville voisine,
Nos pèlerins, quand le soir fut venu,
Péniblement aux flancs d'une colline
Durent gravir un sentier d'aubépine.
Au pied, le site était sauvage et nu.
Ils descendaient vers la plaine en silence,
Légers d'esprit, le cœur plein d'espérance,
Car ils voyaient dans les airs resplendir
Les minarets aux rayons de la lune,
Et devant eux, dans l'auberge commune
Le doux repos déjà prêt à s'ouvrir,
Quand retentit un long cri de détresse.
De toute part on court, on lui répond.
D'ardents chevaux en passant sur un pont,
Se sont lancés avec prince, princesse
Et baldaquins, dans un ravin profond.
Abandonnés, les chameaux en liesse,

Dans les sentiers, sur leurs genoux pliés,
Ont renversé femmes et cavaliers ;
La pourpre et l'or, fastueuse richesse,
Roulent, salis, dans la fange oubliés.
Reconnaissant alors la caravane
Qu'il rencontrait naguère en son chemin,
Mossoul ému, pleurant sa triste fin,
Vole à son aide... Il y perdit son âne.
« Hélas, dit-il, content de son destin,
« Le faux bonheur comme une fleur se fane,
« Et la fortune est une courtisane
« Dont les faveurs ne durent qu'un matin.
« Je ne veux plus vous porter de l'envie,
« Grandeurs du monde, orgueil et vanité,
« Gloire d'un jour par les sots poursuivie ;
« J'aime bien mieux ma chère pauvreté.
« L'indépendance a sa mâle beauté.
« Mais qu'en ma route escarpée ou fleurie,
« Sur un baudet commodément porté,
« Je sois suivi d'amis, dont la gaité
« Sache adoucir les peines de la vie,
« Mon âme alors, satisfaite et ravie,
« Voyagera vers un rêve enchanté.

1864



Revue de la

II.

ÉLOGE DE LA VIE CHAMPÊTRE,

TRADUIT D'HORACE.

ODE II DU LIVRE DES ÉPODES.

*Beatus ille qui, procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium...*

.....
Heureux l'homme aux destins prospères,
Qui, semblable aux premiers humains,
Sans nulle ambition, sans souci des affaires,
Avec ses bœufs, travaillant de ses mains,
Laboure le sillon qu'ont labouré ses pères.

Lorsque la guerre éclate, en un camp de soldats
Le clairon du matin ne le réveille pas ;
Il ne craint point, en mer, la tempête qui gronde ;
Il vit loin du forum aux flots tumultueux,
Loin des portiques fastueux
Où s'étale l'orgueil des puissants de ce monde.

Tantôt sa main marie aux peupliers puissants
La vigne rampante et rebelle,
Offrant par ce moyen à ses pampres naissants
Une salubre tutelle.
Tantôt, la serpe en main, émondant les rameaux,
Coupant les branches inutiles,
Il en greffe de plus fertiles ;
Ou bien, du sommet des coteaux,
Il contemple à ses pieds la profonde vallée
Où dans l'herbe épaisse et sous la feuillée
Errent mugissants ses nombreux troupeaux.

Dans le zèle qui le dévore
Pour tous les soins de la maison,
Sa main presse le miel dans une blanche amphore
Ou des tendres brebis fait tomber la toison.

Dans nos vergers, lorsque l'automne
Elève en riant dans les airs
Son beau front ceint d'une couronne
De fruits d'or et de pampres verts,
Avec quelle joie et suave et franche
Il cueille, à son heure, à son jour,
La poire pendue à la branche
Qu'il a greffée avec amour,
Et le raisin aux grappes purpurines !
O Priape, ô Sylvain protecteur de nos champs,
Voilà les prémices touchants
Qu'il est heureux d'offrir à vos lèvres divines.

Le repos lui plaît-il?... à l'abri du soleil,
Sous l'yeuse antique et superbe
Étendu mollement sur l'herbe,
Tout l'invite au calme, au sommeil :

Et la douceur des heures fugitives,
Et le murmure du ruisseau
Qui coule en paix au creux raviné de ses rives,
Et les chants joyeux de l'oiseau,
Au fond des grands bois aux vagues plaintives,
Et la fraîcheur de l'onde, et le bruit éclatant
Des fontaines, des sources vives,
Qui du haut des rochers ruissellent en chantant.

Mais plus tard, lorsque, sur nos têtes,
Le roi des dieux, le tonnant Jupiter
Nous ramène le sombre hiver
Et les neiges et les tempêtes,
A travers les bois, les halliers,
Avec ses meutes pour cortèges,
Il force avec ardeur les cruels sangliers
Qu'il sait attirer dans des pièges.

Ou bien, sur un appui léger
Il étend des filets à large maille, et dresse,
Au-dessous, l'appât mensonger
Ou la grive gourmande est prise avec adresse.

Une autrefois, du chasseur, jeux charmants,
Dans le nœud d'un lacet perfide
Il surprend le lièvre timide.
La grue à son retour vers nos cieux plus cléments.

Quand, pour lui, le sort ainsi multiplie
Les passe-temps de chaque jour,
Se pourrait-il que l'homme oublie
Les émotions de l'amour?...

Par la douceur et la grâce embellie,
Qu'une chaste compagne ait bien soin tour à tour
De sa maison, de ses enfants. L'œuvre accomplie,
De l'époux fatigué prévenant le retour,
Comme la femme d'Apulie,
Belle matrone au visage doré
Par les feux du soleil, ou comme la Sabine,
Qu'elle emplisse de bois le foyer consacré
Afin que la maison s'échauffe et s'illumine.

Enfermant dans les parcs tous ses troupeaux joyeux,
Avec un soin religieux,
Que de ses mains blanches et belles
Elle tarisse les mamelles
Que gonfle un lait délicieux

Enfin, pour faire honneur au maître,
Qu'elle soutire du tonneau
Le vin du cru, le vin nouveau ;
Puis dressant le repas champêtre,
Qu'elle lui serve à table, et par elle apprêtés,
Des mets exquis qu'on n'a pas achetés.

Ni l'huitre du Lucrin qu'on savoure avec joie,
Ni le turbot aux écailles d'argent,
Ni les sargets que la mer d'Orient
Avec les vents d'hiver sur nos côtes renvoie,
Ni ce rare oiseau Lybien
Dont le gourmet se gorge avec tant d'allégresse,
Ni le faisan doré qui nous vient de la Grèce,
Ne me feront jamais autant de bien
Et de plaisir que la modeste olive,
L'olive cueillie aux plus beaux rameaux,

Des oliviers que je cultive
Sur la pente de mes coteaux ;
Qu'un mets composé d'oseille sauvage,
Herbe qui se platt dans les près fleuris,
De feuilles de mauve au doux mucilage,
Baume souverain des corps appauvris.
Je préfère enfin à tout autre viande,
Oui, je préfère de beaucoup,
Agneaux blancs qu'au dieu Terme on immole en offrande,
Chevreaux qu'on arrache à la dent du loup.

Assis à sa table champêtre,
Ah! pour lui, qu'il est doux de voir
Les grasses brebis, revenant de paître,
Rentrer à l'étable, le soir;

De contempler, au bout de l'avenue,
Poussés par l'aiguillon, les grands bœufs mugissants
Marchant deux à deux, lassés, languissants,
Et trainant, renversé, le soc de la charrue,

Tandis qu'accourt en foule au seuil hospitalier,
Espoir et trésor des maisons rustiques,
L'essaim d'esclaves domestiques
Qui se range en cercle autour du foyer.

C'est ainsi que parlait Alfius l'usurier.

Pressé d'acquérir des domaines
Et de devenir paysan,
Des fonds qu'il a placés il dresse le bilan,
Les fait rentrer, non sans beaucoup de peines,
Vers les Ides du nouvel an...
Et les replace encore aux calendes prochaines.



TRADUCTION

DE

QUELQUES ODES D'HORACE



ODE XVI, LIVRE II

A GROSPLUS

*Optum divos rogat in patenti
Prensus Aegeo...*

C'est le repos qu'appelle de ses vœux,
Egaré dans la mer Egée,
Le marin plein d'effroi sur sa nef ravagée,
Qui s'arrête immobile en invoquant les dieux,
Sous des nuages noirs quand la lune se voile
Et que pour le guider il n'a plus une étoile.

C'est le repos que le Thrace indompté
Réclame au sein des fureurs de la guerre ;
Le repos que le Mède espère
En armant son carquois avec tant de fierté.
Mon cher Grosplus, nos âmes anxieuses
Achèteraient en vain ce rare et doux trésor
Avec des pierres précieuses,
Avec de la pourpre et de l'or.

Non, les trésors des rois, les faisceaux consulaires
Ne chasseront jamais de nos esprits
Le chagrin avec ses misères,
Le souci voltigeant sous de riches lambris.

Heureux, dans sa modeste vie,
Celui qui voit briller à son foyer joyeux,
Sur sa table frugale et simplement servie,
La salière de ses aïeux ;
Celui dont le sommeil, calme et délicieux,
Ne fut jamais troublé par la crainte et l'envie !

Pourquoi, présomptueux, quand sont comptés nos jours
Et si rapides et si courts,
De projets insensés soulever le problème ?
Pourquoi chercher au loin, vers l'horizon vermeil,
Des climats réchauffés par un plus doux soleil ?
En fuyant son pays peut-on se fuir soi-même ?

Le souci rongeur et sans frein
Grimpe avec nous sur les vaisseaux d'airain ;
Il suit la marche des armées,
Montant en croupe avec les escadrons.
Plus léger que le cerf fuyant dans les vallons,
Plus léger que l'Eurus qui chasse les nuées.

Satisfait du présent, notre esprit doit bannir
Bien loin les soins de l'avenir,
Rêve inquiet qui nous consume.
Puisque l'homme ne peut atteindre au vrai bonheur,
Qu'une douce gaité vienne éclairer son cœur
Et de ses jours adoucir l'amertume.

Jeune, robuste et glorieux,
Achille est enlevé par une mort rapide,
Tandis que, par les ans miné, faible, timide,
Tithon vit et devient trop vieux.

Peut-être que le temps prolongera ma vie,
Et que cette faveur te sera ravie.

Bienheureux possesseur de plus de cent troupeaux,
Les vaches de Sicile autour de toi mugissent ;
C'est pour ton plaisir que hennissent
Et ces juments de race, et ces chevaux
Si dignes d'un quadrigé attelé dans l'arène ;
C'est pour toi, fastueux travaux,
Qu'à grands frais on trempe la laine
Deux fois dans la pourpre africaine.

Pour moi, je fus par les destins
Comblé de biens moins incertains :
Un humble champ, une étincelle
De ce feu céleste et sacré
Que la muse inspirait à la Grèce immortelle,
Et, force qui jamais ne me fut infidèle,
Le mépris des clameurs d'un vulgaire abhorré.



ODE X, LIVRE II

A LICINIUS

Rectius vives...

Licinius, dans le voyage
De cette vie au cours amer,
Il ne faut pas toujours braver la haute mer,
Ni, par la crainte de l'orage,
Cotoyer de trop près les écueils du rivage.

Celui qui poursuit de ses vœux
La médiocrité dorée,
Non envié, non envieux,
Se gardant d'habiter un palais fastueux,
Autant qu'une maison sordide et délabrée,
Vit modeste, tranquille, heureux.

Les vents toujours battent les cimes
Des pins altiers dans nos forêts ;
On voit avec fracas crouler les tours sublimes
Et la foudre, des monts frapper les hauts sommets.

L'âme, même la mieux trempée,
Espère ou craint, dans ses destins divers,
Des jours meilleurs ou des revers.
Du sort changeant toujours préoccupée,
Car Jupiter ramène ou chasse les hivers.

Qu'aujourd'hui la fortune à nos vœux se refuse,
Peut-être elle sera plus aimable demain.

Voyez Apollon l'archer souverain ;
De son arc cruel jamais il n'abuse.
Il tient quelquefois la lyre à la main
Et provoque ainsi les chants de la muse.

Montre-toi dans l'adversité,
Ferme, serein, plein de courage.
Mais si le vent trop fort de la prospérité
Enfle ta voile, ami, pour plus de sûreté,
Crois-moi : la replier est le devoir du sage.



ODE III, LIVRE II

A D E L L I U S

*Æquam memento rebus in arduis
servare mentem...*

Souviens-toi, quand l'adversité
Te frappe de sa main brutale,
De conserver toujours une âme ferme, égale.
Mais d'autre part, si la prospérité
Vient te prodiguer ses caresses,
Garde-toi de céder à de folles ivresses.

Soit que triste, affligé, jamais las de souffrir,
L'existence pour toi passe morose et terne,
Soit que, coulant des jours de fête et de plaisir,
Mollement couché sur l'herbe, à loisir
Tu boives à flots ton plus vieux Falerne,
O Dellius, il faut mourir !

Hâte-toi donc, viens, cède à ma prière :
Au fond de ce vallon charmant,
Où le blanc peuplier avec le pin géant
Aiment à marier leur ombre hospitalière,
Viens goûter un repos divin.
C'est là, sous la fraîche ramure,
Qu'une source jaillit avec un doux murmure.
Et s'écoule au creux d'un ravin.
Fais-y porter des parfums et du vin.
Des roses qui viennent d'éclorre.

Hélas ! ces chères fleurs ne vivent pas longtemps,
C'est ainsi que la vie et fuit et s'évapore.
Profitons du moment propice : l'or, les ans,
Le fuseau des trois sœurs le permettent encore.

Il faudra les quitter tes champs et tes forêts,
Cette maison élevée à grands frais,
Cette villa coquette qu'on admire,
Dont la façade et se baigne et se mire
Dans le courant du Tibre aux flots d'un jaune d'or.
Il faudra tout quitter. Devant ta place vide,
Tes biens accumulés, ton immense trésor,
D'autres en jouiront gaiment. C'est là le sort
Des héritiers au cœur avide.

Riche ou pauvre, va, crois le bien :
Si haute que soit ta naissance,
Ton père égalât-il Inachus en puissance,
Ou serais-tu le fils d'un humble plébéien,
N'ayant d'autre abri que le ciel sublime,
Tu n'en seras pas moins quelque jour la victime
De Pluton, des enfers inflexible gardien.
Vers une même destinée
Nous sentons tous notre âme au courant entraînée
Par un pouvoir fatal et naturel.

La main du sort qui pour tous est égale,
Tient les noms de chaque mortel
Et les mêle dans l'urne... Un jour, funèbre appel,
Les nôtres sortiront et la barque fatale
Nous conduira vers l'exil éternel.



ODE XI, LIVRE II

A QUINCTIUS HIRPINUS

Quid bellicosus Cantaber et Scythes...

Dissipe, Quinctius, tes rêves éplorés !
Pourquoi prévoir les projets que médite
Le guerrier Cantabre ou le Scythe
Dont par les mers nous sommes séparés ?

Pourquoi t'inquiéter sans cesse ?
A nos besoins d'un jour peu de chose suffit.
Rapides, loin de nous s'envolent la jeunesse
La beauté dont l'éclat séduit ;
Le triste hiver des ans nous presse,
Chassant l'amour folâtre, et le sommeil nous fuit.

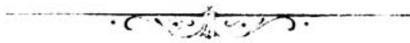
La fleur, au printemps, dis-moi, garde-t-elle
La même fraîcheur, la même beauté ?
Vois-tu toujours la lune, à sa forme fidèle,
Illuminer les cieux de sa blanche clarté ?
Ton faible cœur, par les soucis hanté,
Fléchit seul sous le poids d'une peine éternelle.

Viens, je veux guider tes pas nonchalants.
A l'ombre des pins, dans cette prairie,
Ou sous ce platane aux rameaux tremblants,
Mollement couchés sur l'herbe fleurie,
De roses, nous allons ceindre nos cheveux blancs
Tout parfumés du nard d'Assyrie.

Là, tous les deux, la coupe en main,
Puisque les dieux le permettent encore,
Bacchus saura chasser ton noir chagrin,
Et nous viderons une amphore.

Allons ! qu'un esclave agile et soigneux
Dans l'eau courante des fontaines
Rafraîchisse nos coupes pleines
D'un vieux Falerne capiteux.

Qu'un autre se détache et bientôt nous ramène
Lyde, la jeune Ionienne,
Qui cache sa beauté dans un secret logis.
Qu'elle accoure au plus vite avec son luth d'ivoire,
Parant d'un simple nœud sa chevelure noire
A la mode de son pays.



TRADUCTION D'HORACE.

ODE XXIX DU LIVRE. III.

A MÉCÈNE.

Tyrrhena regum progenies, tibi
non ante verso lene merum cado.
.....

Des rois d'Etrurie enfant glorieux,
Pour toi je réserve une vieille amphore
Pleine d'un vin délicieux.
Viens chez moi, Mécène, et je t'offre encore
Des roses en fleur qui viennent d'éclorre
Et des parfums pour tes cheveux.

Viens vite. Pourquoi contempler sans cesse
Les frais ombrages de Tibur,
Des coteaux d'Esula la ligne enchanteresse,
Le pic de Télégon, le parricide impur ?

Quitte pour un instant l'ennui de l'opulence,
Ce palais qui nous éblouit,
Dont la tour vers les cieux s'élançe ;
Cesse d'admirer Rome et sa magnificence,
Son bonheur, sa fumée, et son luxe, et son bruit.

Au riche, un changement presque toujours sait plaire.
Privé de pourpre et d'or, de tapis fastueux,
Souvent un repas modeste et joyeux,
A, sous le toit d'une pauvre chaumière,
Su dérider plus d'un front soucieux.

Le père d'Andromède, au fond du champ stellaire,
Darde déjà sur nous ses feux étincelants ;
Le Lion et le Chien, furieux, violents,
Lancent leur flamme incendiaire ;
Du soleil les rayons brûlants
Ramènent la saison sèche et caniculaire.

Le berger fatigué, languissant, cherche en vain
Pour son troupeau qu'il guide dans la plaine,
Le doux repos aux bords d'une fontaine
Et l'ombre dans les bois du sauvage Sylvain :
Les ruisseaux sont sans voix, les zéphirs sans haleine.

Toi, cependant, rêvant toujours le bien,
Tu médites les lois que réclame l'empire.
De Rome vigilant gardien,
Tu crains les projets que la haine inspire
Aux peuples Sere et Bactrien,
A ceux du Tanaïs que la guerre déchire.

Un dieu prudent a su couvrir
Des voiles d'une nuit épaisse, impénétrable,
Tous les évènements que cache l'avenir,
Et rit du mortel qui prétend ouvrir
Du vieux destin l'arcane redoutable.

Ne songe qu'à régler le présent qui nous fuit,
Avec une sagesse avare.

Tout le reste, je le compare
Au fleuve, qui, tantôt renfermé dans son lit
Coule paisiblement vers la mer d'Etrurie ;
Tantôt, lorsqu'un déluge affreux gonfle ses eaux,
Dans ses flots irrités entraîne avec furie
Arbres déracinés, rochers, maisons, troupeaux,
Au milieu des clameurs s'élevant des campagnes
Et du mugissement des forêts, des montagnes.

Heureux est l'homme fort, par lui-même vaincu,
Qui peut, en se couchant, se dire : J'ai vécu.

Que Jupiter frappe à sa porte,
Couvrant le ciel d'un voile obscur
Ou l'éclairant d'un soleil pur :
« Eh bien, se dira-t-il, qu'importe !
Puisque un fait accompli ne peut être effacé
Et que l'heure ailée, au vent qui l'emporte, »
Ne saurait livrer le passé.

La fortune, toujours insolente, inhumaine,
Opiniâtre dans ses jeux,
Se plait à promener son vol capricieux
Et prodigue au hasard sa faveur incertaine.
Si c'est toi qu'elle prend aujourd'hui par la main,
Elle sera pour moi plus clémente demain.

Je lui suis dévoué tant qu'elle m'est fidèle :
Mais je lui rends les biens dont elle m'a doté,
Drapé dans mon courage et dans ma dignité,
Si je la vois s'enfuir en agitant son aile ;
Et j'épouse, sans dot, l'honnête pauvreté.

Quand les vents africains ont déchainé leur rage
Sur mon vaisseau battu par les vents furieux,
Par des prières et des vœux
Il ne me convient pas de conjurer l'orage,
Afin de sauver du naufrage
De Chypre et de Tyr les produits fameux,
Prêts à grossir des mers les trésors précieux.

Mais en ce péril qu'un secours m'arrive :
Avec deux rameurs, sur le flot mouvant,
Et le fragile appui d'une barque chétive,
Je brave la mer houleuse et rétive.
Castor et Pollux, aidés d'un bon vent,
Me font, sain et sauf, toucher à la rive.

J. MILLIÈS LACROIX.



CAUSERIE

EN WAGON

Aujourd'hui, chers lecteurs et lectrices fidèles,
Ne vous attendez pas à lire des nouvelles
De Castelsarrasin, Moissac ou Montauban ;
Désertant la maison et les bruits de la rue,
Je vais aux champs pousser le soc de ma charrue,
Car la voix des scrutins m'a brisé le tympan.

Fuyons au loin!... Tandis que la vapeur m'entraîne,
Je me dis, somnolent : « Oublions toute haine
« Et toute passion :
« Affaires, politique, et lutte et controverse. »
Et je jette une strophe au wagon qui me berce
A chaque station.

Maudissant le sifflet de la locomotive,
Rapides, je vois fuir, dans ma course hâtive,
Maisons, champs, fleuves, bois, et les monts et les vaux.
Je me rappelle alors la lourde diligence
Qui, jadis, nous traînait, lentement, en cadence,
Vers Paris, en huit jours, au pas de ses chevaux.

Lors, du temps, et pour cause, on était moins avare ;
Chaque époque a ses lois... Eh bien ! quand je compare

Au passé le présent,

Je me dis : « Nous vivons beaucoup plus que nos pères ;

« Le sol est plus fécond, les travaux plus prospères ;

« Le temps est de l'argent. »

Sans chemins, et forcés de consommer sur place,

Par un été stérile ils portaient la besace,

Les hommes d'autrefois, à la glèbe attachés ;

Tandis que, regorgeant de moissons, de vendanges,

Leurs voisins remplissaient leurs celliers et leurs granges,

Sans pouvoir s'enrichir, faute de débouchés.

Après avoir brillé sur ce triste régime,

Les siècles ont passé... Soudain, réveil sublime

De notre humanité,

Des préjugés anciens se déchire le voile,

Et l'éclair de la foudre à nos regards dévoile

LA SAINTE LIBERTÉ !

Libre est le citoyen, et l'industrie est libre ;

Libre surtout le sol. Avant peu, l'équilibre

S'établit, tout-puissant, dans les mœurs, dans les lois.

La pensée, elle encor, est libre. Émancipée,

Elle tient dans ses mains une plume, une épée,

Pour instruire le peuple et défendre ses droits.

Spectacle éblouissant ! l'humaine conscience
Se dégage, et l'on voit le travail, la science,
 Une main dans la main,
Fouillant les profondeurs, escaladant les nues,
Du progrès, à travers des steppes inconnues,
 Nous frayer le chemin.

Le pivot social vient de changer de place.
Le moderne héros n'est plus sous la cuirasse :
Il est sous l'humble veste ou sous le bourgeron.
Dans la mine, un soldat obscur de l'industrie,
Ou dans l'atelier, tombe et meurt pour la patrie,
Sans qu'un rayon de gloire illumine son front.

Qu'importe ! Il souffre, il lutte, il accomplit son œuvre,
Œuvre utile pour tous, qu'il soit à la manœuvre
 Ou bien au gouvernail ;
Du fond de son usine il enrichit le monde,
Et sur l'ordre et la paix, pour l'avenir, il fonde
 Le règne du travail.

Mêlant, dans vos labeurs, vos larmes et vos joies,
A l'œuvre, pionniers !... Ouvrez les grandes voies ;
Là suspendez des ponts, là creusez des canaux ;
Par des réseaux féconds joignez les mers lointaines ;
Centuplez vos efforts par la vapeur !... Vos chaînes
Se rouillent chaque jour et perdent leurs anneaux.

Sur les rails, sur les flots, la chaudière bouillonne,
Et la vapeur ardente, ô prodige ! sillonne
 Les continents, la mer ;
Et, prodige bien plus éclatant ! la pensée,
Sur un fil, dans l'espace, au loin s'est élancée,
 Plus prompte que l'éclair.

Entre les nations il n'est plus de distance.
Les peuples, qui luttèrent souvent pour l'existence,
De la famine enfin ne sont plus soucieux.
Le besoin, l'intérêt, féconds auxiliaires,
Les unit, les rapproche et les rend solidaires,
Comme s'ils ne formaient qu'un peuple sous les cieux.

Et la production prend un essor étrange ;
L'effort naît de l'effort, l'échange suit l'échange,
 Et l'effort centuplé,
Ainsi que la vitesse engendrant la vitesse,
Produit à l'infini la vie et la richesse,
 Travail accumulé.

Le passé, sans comprendre, assiste à ce spectacle
Et le siffle... Qui donc a produit ce miracle,
Ce développement cher à notre fierté?...
C'est de la volonté la grande inspiratrice,
Du vieux génie humain, c'est la force motrice,
Mère de l'action ; oui, c'est toi, *Liberté!*

Que chacun pense, parle, agisse dans la vie,
Sans voir sa conscience opprimée, asservie,

Un jour, un seul moment!

Dans la société, pour créer l'équilibre,
Il faut le citoyen libre dans l'État libre,

Le self-gouvernement.

Du grand jour qui doit luire on ne voit que l'aurore.
Les biens réalisés sont peu de chose encore
Auprès de ceux, plus grands, que promet l'avenir,
Quand, par l'instruction la raison élargie,
Chacun mettant en jeu sa virile énergie,
Libre, suivra sa voie et pourra la choisir.

De notre indifférence, hélas! que de victimes!
Que d'hommes de génie et d'inventeurs sublimes,
Pour notre châtiment,
Qui sont morts sans pouvoir se révéler!... La pierre,
Le caillou méprisé, des mains du lapidaire
Fût sorti diamant.

Quels trésors précieux perdus par notre faute!...
Pour réparer nos torts, une charge très-haute
Nous incombe, et la charge est pour nous un devoir :
Sur le front de tous ceux qu'atteignait l'anathème,
Nous avons à verser l'eau sainte d'un baptême :
Ce baptême se nomme : *Instruction, savoir.*

Sans lui, nous ne pouvons être libres... En somme,
Il faut lutter encor pour le bonheur de l'homme ;

Mais il est patient.

Jadis, la liberté fut au ciel exilée ;
On la montre aujourd'hui, comme on montre, voilée,
La femme en Orient.

Et, dans un certain monde, on s'effraie et l'on tremble
A son nom, qui remplit nos cœurs de joie ! Il semble
Que son divin prestige et sa beauté font peur.
Sur les flots de la vie, elle est pourtant l'étoile
Qui nous dirige au port. Otons-lui donc son voile ;
Osons la contempler dans toute sa splendeur.

Chaque époque a ses lois. Aux volontés d'un maître,
Tous les peuples ont dû bien longtemps se soumettre,
Vaincus ou triomphants ;
— Paix à ces jours maudits qui furent nécessaires ! —
Mais ils ont dépouillé les langes, les lisières,
Attributs des enfants.

Libres, hors de tutelle, avant quelques années,
Ils voudront, dirigeant leurs propres destinées,
Réaliser, créer l'état républicain.

La pensée est en marche, elle se développe.

Déjà la vieille Europe
S'ébranlé et tend ses bras au peuple américain.

.

Hélas ! j'avais promis — la chose est peu pratique —
 De ne pas m'occuper d'affaire politique ;

L'instinct est le plus fort.

Au fait, on le sait bien, tout chemin mène à Rome.

L'homme va vers la femme, et la femme vers l'homme,

Et l'aimant vers le Nord.

Excuse, ami lecteur, un causeur peu commode
 Qui t'annonce une épître et qui t'adresse une ode.
 Quand jaillit l'étincelle, il s'échauffe et prend feu...
 Que veux-tu?... Par ce temps de pauvreté morale,
 La muse aime à planer dans sa sphère idéale.
 Elle sera plus sage une autre fois... Adieu!...

J. M.-L.

Le propriétaire-gérant: J. VIDALLET.

Imprimerie de J. VIDALLET, Grand'Rue Saint-Louis, 49.

- Table. -

1. - Un vieux garçon (Monologue). 1880
2. - La poésie romane. 1853.
3. - Une scène du Moyen-âge au XIX^e siècle. 1854
4. - Les vieux chemins et les nouveaux. 1863
5. - Clémence 1864
6. - Les deux printemps.
7. - Ingres 1867 1865
8. - Stances à Ingres. 1890
9. - Le 14 juillet 1872
10. - Renaissance. 1876
11. - L'instruction. 1877
12. - Le 22 Septembre 1792
13. - Ut pictura poësis 1879 1880
14. - Jeanne 1884
15. - Le merveilleux 1887
16. - Le voyage à la Mecque 1866 (réédition 1879)
17. - Traduction de six odes d'Horace:
 - a. - Éloge de la vie champêtre.
 - b. - à Grœphus. De
 - c. - à Licinius. 1879
 - d. - à Dellius. a
 - e. - à Quintus Horpicius. 1890.
 - f. - à Nicène.
18. - En wagon (causerie). 1888.

- 19. - La Poésie 1850
- 20. - Les Progrès de l'Industrie 1852
- 21. - Verba et Facta (juin 1870)
- 22. - L'Esclavage dans l'antiquité
et les temps modernes 1862
- 23. - L'Exposition universelle de 1889